

Général Leman

— Nous sommes desservis par des messagers belges et prussiens. Nous avons ici un bureau de poste allemand, mais nous pouvons aussi nous procurer des timbres belges chez la plupart des boutiquiers ou chez les messagers belges pour correspondre avec la Belgique.

— Vous êtes neutres, mais il vous est loisible d'opter pour la nationalité belge ou allemande. Quelle est celle qui obtient le plus grand nombre de suffrages ?

— Les Prussiens sont en supériorité sur les Belges, leur nombre les surpasse d'environ 200, il y a encore environ 300 Hollandais, et 400 indigènes ; au total 3000 habitants.

Jugeant qu'il avait été suffisamment expansif, le bonhomme nous salua et continua son chemin.

Nous fîmes une promenade par la ville. Il y a énormément de maisons à la Vieille Montagne, dont la porte est surmontée du mot « Restauration ». On se trouve d'ailleurs ici dans une station balnéaire ; il est vrai qu'on n'y goûte pas les bains de mer, mais

on peut y faire d'agréables cures d'air. En beaucoup d'endroits on pouvait lire : « On parle français ». L'idiome de la Vieille Montagne était l'allemand.

La Prusse y exerçait son influence de toutes ses forces. En jetant un coup d'œil à l'intérieur d'une école, nous y remarquâmes une grande carte de l'Allemagne. Les portraits du couple impérial trônaient dans une auberge. Les monnaies les plus courantes étaient les marks et les pfennigs. La grande ville, pour les habitants de Moresnet, est Aix-la-Chapelle, qui est relié à La Calamine par un tramway électrique.

C'était la kermesse le lendemain, et suivant la coutume allemande, on décorait les façades et l'intérieur des auberges de guirlandes de fleurs. De grands bals étaient organisés dans la plupart de ces établissements. Dans la rue, on circulait avec de gigantesques tartes. Les enfants surtout manifestaient une joie très expansive. « Ferien bis Mittwoch » (nous sommes en vacances jusqu'à mercredi), me dit une fillette en me servant un verre de bière. Elle assurait le service pendant que ses parents ornaient la salle pour la fête du lendemain.

Par la « Kirchstrasse », après avoir traversé la belle

LA GRANDE GUERRE,

place devant l'église, nous bouffîmes à une chaussée.
— A quelle distance sommes-nous environ de la frontière allemande ? demandâmes-nous.

— En traversant la voie du tram, vous vous trouverez en Prusse, nous répondit-on.

En une heure on peut atteindre le sommet du triangle aigu (c'est la forme de Moresnet) et s'étendre du coup « sur les quatre pays », ce qui était la formule commune. Les frontières de la Belgique, de la Prusse, de Moresnet et de la Hollande s'y confinent et on y remarque quatre bornes-frontières. C'est la plus grande curiosité, la gloire de Moresnet, qui s'affiche un peu sur toutes les cartes postales qu'on vend en ces endroits.

Ce 4 août 1914, Moresnet attendait les événements. L'amitié de l'Allemagne n'était pas demeurée si intime que l'habitant régional me l'avait affirmé.

Et ainsi qu'il était à prévoir, de nombreux Moresnois se trouveraient face à face en ennemis.

A la borne-frontière de Gemmenich, les gendarmes Thill et Henrion étaient de garde. Un de leurs collègues était en sentinelle à quelque distance.

Il était huit heures trois quarts lorsque soudain un peloton de six hussards prussiens apparut.

— Halte ! crièrent Thill et Henrion. La frontière belge !

Les hussards mirent pied à terre.

Un « oberleutnant » qui commandait le petit groupe remit aux gendarmes une proclamation du général von Emmich.

Von Emmich était un vétéran de 1870. Il était chargé des opérations militaires contre Liège. En 1913 il avait représenté le kaiser dans la capitale wallonne où le roi Albert et la reine Elisabeth faisaient leur joyeuse entrée. Il parla à cette occasion de la sympathie de l'Allemagne pour la Belgique.

Et un an plus tard il était chargé, au nom de l'Allemagne, du premier crime de trahison envers notre patrie.

La proclamation était rédigée en français.

Nous la donnons intégralement.

AU PEUPLE BELGE !

C'est à mon plus grand regret que les troupes allemandes se voient forcées de franchir la frontière de la Belgique. Elles agissent sous la contrainte d'une nécessité inévitable, la neutralité de la Belgique ayant déjà été violée par des officiers français qui sous un déguisement, ont traversé le territoire belge en automobile pour pénétrer en Allemagne.

Belges ! C'est notre plus grand désir qu'il y ait encore moyen d'éviter un combat entre deux peuples qui étaient amis jusqu'à présent, jadis même alliés. Souvenez-vous du glorieux jour de Waterloo où n'étaient les armes allemandes qui ont contribué à fonder et établir l'indépendance et la prospérité de votre patrie.

Mais il nous faut le chemin libre. Des destructions de ponts, de tunnels, de voies ferrées devront être regardées comme des actions hostiles. Belges, vous avez à choisir.

J'espère donc que l'armée allemande de la Meuse ne sera pas contrainte de vous combattre. Un chemin libre pour attaquer celui qui voulait nous attaquer, c'est tout ce que nous désirons.

Je donne des garanties formelles à la population belge qu'elle n'aura rien à souffrir des horreurs de la guerre, que nous payerons en or monnayé, les vivres qu'il faudra prendre du pays, que nos soldats se montreront les meilleurs amis d'un peuple pour lequel nous éprouvons la plus haute estime, la plus grande sympathie.

C'est de votre sagesse et d'un patriotisme bien compris qu'il dépend d'éviter à votre pays les horreurs de la guerre.

Le Général-Commandant en Chef
l'Armée de la Meuse,
von Emmich.

Les deux gendarmes ne pouvaient évidemment opposer aucune résistance. Ils se retirèrent suivant leurs instructions. Béchet, le gendarme qui, ainsi que nous le disions, était de garde à quelque distance, enfourcha sa bicyclette, se rendit au poste téléphonique le plus proche et signala l'incident au ministère de la guerre.

Les hussards continuèrent leur chemin.

Le territoire belge était violé, le crime était perpétré..., un crime que l'Allemagne devait durement expier, car cette action suscita un sentiment de dégoût et de profond mépris dans le monde civilisé...

— Pourquoi donc les peuples nous haïssent-ils ? demanda plus tard un écrivain allemand.

Pourquoi ? Pour la bonne raison qu'on ne pardonnait pas à l'Allemagne l'action infâme qu'elle commit ce matin du 4 août, à Gemmenich.

Les Allemands escomptaient qu'on ne leur opposerait qu'une faible résistance. La Belgique n'était d'ailleurs pas de taille à engager la lutte et n'oserait pas croiser l'épée avec le puissant voisin d'outre-Rhin...

L'opinion générale en Allemagne était que la mobilisation et les mesures prises à Liège ne revêtaient qu'un caractère de protestation, qu'un simulacre de résistance.

Von Emmich devait pourtant bien vite changer d'opinion.

Et c'est ainsi que notre neutralité fut violée.

Un Appel aux Puissances garantes.

Nous avons déjà signalé que notre gouvernement avait fait appel à l'appui diplomatique des puissances garantes de notre neutralité, à l'exception évidemment de l'Allemagne et de l'Autriche.

Avant d'avoir recours à une aide militaire étrangère, la Belgique attendait d'abord que l'Allemagne eût fait suivre sa menace d'une action hostile.

C'est ce qui venait de se produire. Dès lors le moment était venu de demander des secours militaires.

M. Davignon adressa alors la lettre suivante aux ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie :

Bruxelles, le 4 août 1914.

Monsieur le Ministre,

Le Gouvernement belge a le regret de devoir annoncer à Votre Excellence que ce matin les forces armées de l'Allemagne ont pénétré sur le territoire belge en violation des engagements qui ont été pris par traité.

Le Gouvernement du Roi est fermement décidé à résister par tous les moyens en son pouvoir.

La Belgique fait appel à l'Angleterre, à la France et à la Russie pour coopérer, comme garantes, à la défense de son territoire.

Il y aurait une action concertée et commune ayant pour but de résister aux mesures de force employées par l'Allemagne contre la Belgique et en même temps de garantir le maintien de l'indépendance et de l'intégrité de la Belgique dans l'avenir.

La Belgique est heureuse de pouvoir déclarer qu'elle assumera la défense des places fortes.

Le ministre Asquith communiqua au parlement anglais tous les documents se rapportant à la conduite de l'Allemagne envers la Belgique. L'Angleterre exigeait que l'Allemagne respectât la neutralité belge. Dans la négative, elle déclarerait la guerre à l'Empire.

Cette nouvelle causa une profonde émotion en Allemagne.

Sir Goschen, l'ambassadeur anglais à Berlin, se rendit chez le secrétaire d'Etat allemand, von Jagow, pour exiger une dernière fois le respect de la neutralité belge.

Von Jagow répondit que c'était impossible, attendu que les troupes impériales avaient déjà pénétré en Belgique, et il alléguait une foule de raisons qui devaient démontrer que son gouvernement ne pouvait agir autrement.

Sir Goschen lui certifia que cette action pouvait avoir de fâcheuses conséquences.

L'ambassadeur anglais revint dans le courant de l'après-midi et dit que l'Angleterre maintenait ses conditions. L'invasion devait être arrêtée avant minuit,

sinon lui, sir Goschen, devait demander ses passeports et l'Angleterre prendrait toutes les mesures en son pouvoir pour garantir la neutralité de la Belgique et l'observation d'un traité auquel l'Allemagne était autant partie que l'Angleterre elle-même.

Von Jagow prétendit ne pouvoir donner d'autre réponse que celle faite le matin. Les troupes allemandes n'arrêteraient pas leur marche.

— Songez donc aux conséquences terribles qui vont résulter de cet acte, reprit l'ambassadeur anglais. Le temps de réfléchir sera écoulé à minuit.

— Quoique vous nous accordiez un délai supplémentaire de 24 heures, notre réponse reste la même, affirma von Jagow.

— Dans ce cas, je vous prie de me remettre mes passeports, dit sir Goschen d'une voix calme mais ferme.

Von Jagow frémit alors et il ne cacha pas son désappointement. Il exprima son poignant regret de voir s'écrouler toute sa politique et celle du chancelier, qui avait été de renforcer l'amitié avec la Grande-Bretagne, et ensuite, par elle, de se rapprocher de la France.

Sur la demande de sir Goschen, il le pria alors de l'accompagner chez le chancelier.

Von Bethmann-Hollweg venait à l'instant de faire un long discours au Reichstag et avait suscité l'enthousiasme général. Il fit un rapport au sujet des pourparlers, rejeta surtout la faute sur la Russie et dit entre autres :

« Nous nous trouvons en état de légitime défense et la nécessité ne connaît pas de loi.

« Nos troupes ont occupé le Luxembourg et ont, peut-être, déjà pénétré en Belgique. Cela est en contradiction avec les prescriptions du Droit des Gens. La France a, il est vrai, déclaré à Bruxelles qu'elle était résolue à respecter la neutralité de la Belgique aussi longtemps que l'adversaire la respecterait. Mais nous savions que la France se tenait prête pour envahir la Belgique. La France pouvait attendre. Nous pas. »

Cyniquement le chancelier osait lancer ces assertions, alors qu'il connaissait les intentions de l'Allemagne préparant la violation du territoire belge.

« Une attaque française sur notre flanc, dans la région du Rhin inférieur, aurait pu devenir fatale, reprit von Bethmann-Hollweg. C'est ainsi que nous avons été forcés de passer outre aux protestations justifiées des Gouvernements luxembourgeois et belge. L'injustice que nous commettons de cette façon, nous la réparerons dès que notre but militaire sera atteint. » (Vive approbation.)

Une somme d'argent devait donc régler la violation du Droit ! Mais comment l'Allemagne s'y prendrait-elle pour compenser les pertes humaines ?

En ce qui concernait l'Angleterre, le chancelier n'avait pas encore ses apaisements. Il déclara qu'on était encore en pourparlers avec elle...

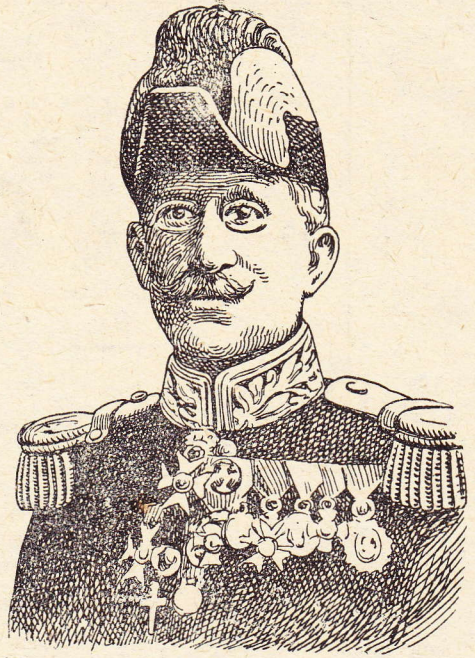
Mais quelques instants après, sir Goschen, l'ambassadeur anglais, venait lui demander ses passeports et lui annoncer que ce serait la guerre.

Voici comment sir Goschen rapporte cet entretien :

« J'ai trouvé le Chancelier très agité. Son Excellence a commencé tout de suite une harangue qui a duré environ vingt minutes. Il a dit que la mesure prise par le Gouvernement de Sa Majesté britannique était terrible au dernier point ; juste pour un mot — « neutralité », un mot dont en temps de guerre on n'a si souvent tenu aucun compte — juste pour un bout de papier, la Grande-Bretagne allait faire la guerre à une nation à elle apparentée, qui ne désirait rien tant que d'être son amie.

« Tous ses efforts en ce sens ont, a-t-il continué, été rendus inutiles par cette dernière et terrible mesure ; la politique à laquelle, comme je le savais, il s'était voué depuis son arrivée au pouvoir, était tombée comme un château de cartes. Il s'est écrié que ce que nous avons fait est inconcevable ; c'est comme frapper par derrière un homme au moment où il défend sa vie contre deux assaillants. Il tient la Grande-Bretagne pour responsable de tous les terribles événements qui pourront se produire.

« J'ai protesté avec force contre cette déclaration et ai dit que, de même que lui-même et Herr von Jagow désiraient me faire comprendre que pour des raisons stratégiques c'était pour l'Allemagne une affaire de vie ou de mort d'avancer à travers la Belgique et de



Général Selliers de Moranville, généralissime de l'armée belge.

violer la neutralité de cette dernière, de même je désirais qu'il comprît que c'était pour ainsi dire une affaire de « vie ou de mort » pour l'honneur de la Grande-Bretagne que de tenir l'engagement solennel pris par elle de faire en cas d'attaque tout son possible pour défendre la neutralité de la Belgique. Il est, ai-je insisté, tout simplement nécessaire de tenir ce pacte solennel, sans quoi quelle confiance n'importe qui pourrait-il avoir à l'avenir dans les engagements pris par la Grande-Bretagne ?

« Le Chancelier a repris : « Mais à quel prix ce pacte aura-t-il été tenu ? Le Gouvernement britannique y a-t-il songé ? »

« J'ai insinué à Son Excellence, avec toute la clarté qui me fut possible, que la crainte des conséquences ne pouvait guère être considérée comme une excuse pour la rupture d'engagements solennels. »

Dans la soirée, la populace vint crier et hurler sous les fenêtres de l'ambassade anglaise, dont elle brisa les vitres avec des cailloux qui s'abattirent dans les salons du diplomate. La police rétablit l'ordre. Von Jagow vint présenter ses excuses à sir Goschen. Il déclara être honteux de ces incidents, blâma la conduite de ses compatriotes et incrimina surtout cette peste de « Berliner Tageblatt », qui avait excité la foule.

Le Kaiser devait pourtant commettre une nouvelle bévue. Et ce ne serait pas la dernière.

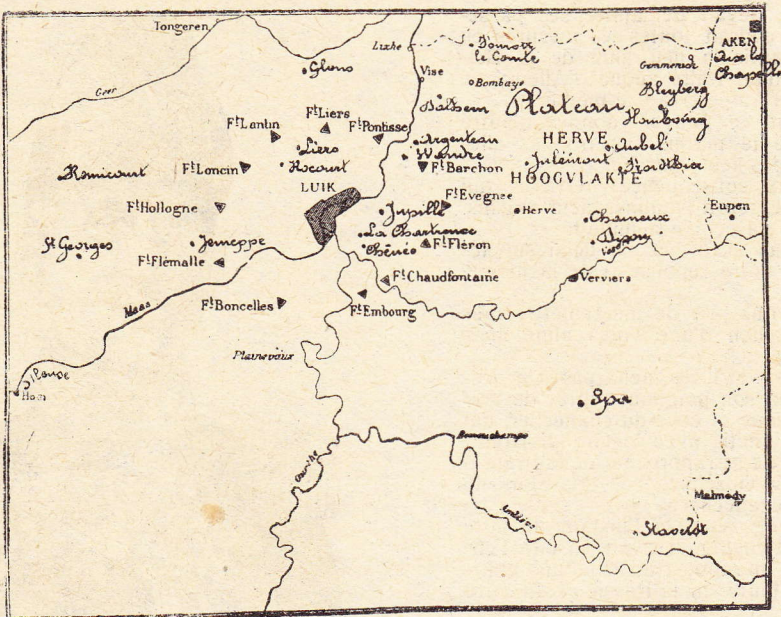
Il envoya, le lendemain, son aide-de-camp chez l'ambassadeur anglais et le distingué valet du guerrier suprême, qui avait bien appris par cœur la communication qu'il allait faire, s'exprima en ces termes :

« L'Empereur m'a chargé d'exprimer à Votre Excellence son regret des événements d'hier soir, mais de vous dire en même temps que de ces événements vous déduirez une idée des sentiments qu'éprouve son peuple au sujet de l'acte que fait la Grande-Bretagne en se joignant à d'autres nations contre ses vieux alliés de Waterloo. Sa Majesté l'Empereur vous prie également de dire au Roi qu'il a été fier des titres de Feld-Maréchal britannique et d'Amiral britannique, mais que par suite de ce qui est arrivé il se voit maintenant dans l'obligation de s'en dépouiller sur-le-champ. »

Puisque c'était le désir du Kaiser, sir Goschen raconterait ce petit incident, à Londres. Et pourquoi pas d'ailleurs ?

Dans cette même hypothèse les Belges n'étaient peut-être plus des alliés de Waterloo et devenaient donc soudain les ennemis de l'empire allemand !

Ces paroles témoignaient d'ailleurs à suffisance du



pitieux désappointement et de la colère du Kaiser, parce que l'Angleterre ne s'était pas laissé entraîner sur la pente du déshonneur et de la trahison et se refusait à être la complice d'un crime abject envers la petite Belgique.

En 1870 déjà, Gladstone, le grand ministre anglais, avait déclaré qu'une invasion en Belgique serait le crime le plus odieux qui souillerait les pages de l'histoire.

LA PROCLAMATION DU ROI A L'ARMÉE

Avant de quitter la capitale, le roi Albert adressa la proclamation suivante à son armée :

Soldats,

Sans la moindre provocation de notre part, un voisin, orgueilleux de sa force, a déchiré les traités qui portent sa signature et violé le territoire de nos pères.

Parce que nous avons été dignes de nous-mêmes, parce que nous avons refusé de forfaire à l'honneur, il nous attaque. Mais le monde entier est émerveillé de notre attitude loyale : que son respect et son estime vous réconfortent en ces moments suprêmes !

Voyant son indépendance menacée, la nation a gémi et ses enfants ont bondi à la frontière. Vaillants soldats d'une cause sacrée, j'ai confiance en votre bravoure tenace et je vous salue au nom de la Belgique. Vos concitoyens sont fiers de vous. Vous triompherez, car vous êtes la force mise au service du droit.

César a dit de vos ancêtres : « De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves. »

Gloire à vous, armée du peuple belge. Souvenez-vous, devant l'ennemi, que vous combattez pour la liberté et pour vos foyers menacés. Souvenez-vous, Flamands, de la bataille des Eperons d'or, et vous, Wallons de Liège qui êtes en ce moment à l'honneur, des six cents Franchimontois.

Soldats !

Je pars de Bruxelles pour me mettre à votre tête.

ALBERT.

Fait au palais de Bruxelles, le 5 août 1914.

VISÉ-BARCHON-SART-TILMAN

Le général Leman adressa la proclamation suivante aux habitants du pays de Liège :

AUX HABITANTS DU PAYS DE LIEGE

La grande Allemagne envahit notre territoire après un ultimatum qui constitue un outrage.

La petite Belgique a relevé fièrement le gant. L'armée va faire son devoir ! La population du pays de Liège accomplira le sien ! Aussi ne cessera-t-elle de donner l'exemple du calme et du respect aux lois. Son ardent patriotisme en répond. Vive le Roi, commandant en chef de l'armée. Vive la Belgique !

Le Lieutenant-Général
Gouverneur Militaire de Liège,
LEMAN

Liège, le 4 août 1914.

Les Allemands envoyèrent par Gemmenich la 2^{me} et la 4^{me} division de cavalerie, suivies d'autos chargés de chasseurs et de mitrailleuses.

A ces premiers effectifs succédèrent les VII^e, VIII^e, IX^e, X^e et XI^e corps d'armée.

Dans le courant de l'après-midi, les avant-postes atteignirent la Meuse à Visé.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, on n'opposerait aucune résistance dans le pays de Herve.

La première bataille commença à Visé.

Leman avait confié au major Collins, commandant le 2^e bataillon du 12^e régiment de ligne, la défense des ponts à Visé et à Argenteau.

Ce bataillon qui comptait 600 hommes, arriva à Visé, le 2 août, à 7 heures du matin.

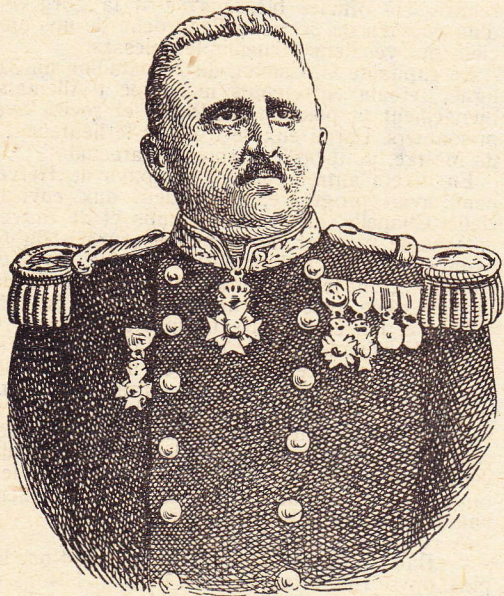
Le major plaça une compagnie au pont de Visé, une autre au pont d'Argenteau, un peloton de 30 soldats à Lixhe, des avant-postes sur la rive droite, et l'excédent des forces militaires et la réserve à Haccourt (voyez la carte).

Ce bataillon fut renforcé dans la soirée par les chasseurs à cheval de la garde-civique de Liège. Ils devaient garder les vallées de la Meuse et de la Geer.

Ainsi que par tout le pays, les habitants de Visé, de Lixhe, de Haccourt, d'Argenteau et de Hollembaye reçurent les soldats avec la plus large hospitalité. Des liens indissolubles étaient subitement soudés entre l'armée et la population civile. On était conscient cette fois du danger qui menaçait le pays et on éprouvait l'obligation morale d'avoir foi en l'armée.

Les soldats étaient pleins de bonne volonté, mais beaucoup d'entre eux étaient tristes. L'adieu au foyer s'était fait d'une manière si rapide, si inopinée, si douloureuse.

Ils étaient légion ceux dont le cœur débordait de tristesse, mais nul pourtant ne faillit à l'appel du Roi. La population sympathisait d'instinct avec les soldats et leur témoignait une affection fraternelle. Il y eut évidemment des exceptions.



Général Dufour

Dès les débuts de la mobilisation on vit des gens sans scrupules qui exploitèrent la misère des autres et qui devaient se distinguer plus encore pendant la guerre. D'autre part, les volontaires à prime regrettaient maintenant de devoir se substituer aux gens aisés qui restaient au foyer. Mais une grande partie de ces derniers s'engagèrent cependant comme volontaires de guerre. Leur conscience le leur imposait.

Le calme régnait toujours à Visé. On espérait encore que la guerre n'éclaterait pas.

Le lundi arriva l'ingénieur Delattre, chargé par l'état-major général de la destruction des ponts et de l'obstruction de la rive droite du fleuve. Il embaucha des ouvriers et on se mit immédiatement à abattre des arbres, à barricader les routes, à creuser les piliers des ponts.

Là aussi la nouvelle que les Allemands avaient pénétré dans le Limbourg hollandais se propagea dans la matinée. Le major Collyns apprit pourtant par les postes-frontières que cette nouvelle était fautive.

La situation devint plus critique dans la soirée et le général Leman ordonna alors de faire sauter les ponts de Visé et d'Argenteau.

Les maisons situées dans les environs furent évacuées et les avant-gardes passèrent de la rive droite sur la rive gauche.

Bientôt de fortes explosions retentirent. Delattre ne doutait pas de la puissance de ses explosifs, mais on dut constater avec amertume que le pont de Visé, quoique endommagé, n'était nullement détruit. Des véhicules pouvaient même encore y circuler. Et à Argenteau, le résultat n'était pas beaucoup plus brillant.

On demanda d'urgence de nouvelles charges de dynamite à Liège... On les enverrait... Mais dans l'entretemps l'ennemi pouvait faire son apparition.

On racontait d'ailleurs que de la cavalerie allemande avait déjà franchi la frontière, quoique cette nouvelle fût controuvée par après. Les autos, chargés de la poudre demandée, arrivèrent enfin et quelques instants plus tard l'œuvre de destruction était accomplie, empêchant dès lors la communication entre les deux rives.

La nuit tomba. L'incertitude allait croissante. Que se passait-il de l'autre-côté du fleuve?... L'ennemi avait-il déjà pénétré dans le pays de Herve ?

Quelle serait la situation à l'aube ? Cette question restait sans réponse pour les 400 hommes, qui ne pouvaient opposer que leur courage à un ennemi supérieur en nombre.

Ils étaient pourtant pénétrés de leur tâche et savaient parfaitement qu'ils auraient à soutenir le premier choc. Que se passait-il en leur âme pendant qu'ils montaient la garde sous le ciel étoilé, ou qu'ils

sommeillaient au quartier, dans les courts intervalles de repos ?

L'aurore du mardi pointa enfin... Les soldats étaient couchés derrière des maisons et le long de la rivière.

— L'ennemi approche... il est à Berneau, signalaient les patrouilles, qui passaient la Meuse en barquettes.

Et soudain, semblable à un oiseau de proie, le premier « Taube » parut. Il ronflait bien haut dans les airs et l'aviateur laissa choir quelques exemplaires de la proclamation de von Emmich.

La bataille allait être engagée. Tous les yeux étaient fixés sur la route qui aboutissait à la Meuse sur l'autre rive.

— Les voilà ! les voilà ! criaient-on.

C'étaient les premiers uniformes gris, les hussards de la mort à l'ignoble symbole... plein d'expression. La mort les guettait mais ils la semaient, eux aussi.

Les nôtres avaient le doigt à la gâchette.

— Attendez ! Attendez !... Laissez-les approcher, conseillait le major Collyns.

Les Allemands allaient droit au pont...

— Feu ! ordonna le commandant.

Les premières balles partirent. Des chevaux se cabrèrent, piquèrent dans la Meuse, des hussards s'abattirent... Les premières balles... et les premiers morts ! D'autres cavaliers tournèrent bride, se heurtèrent aux arrivants, une panique s'ensuivit et dégénéra en une fuite désordonnée.

L'ennemi ne franchirait pas le fleuve à Visé en passant un hourrah !

Mais les maisons sur l'autre rive étaient déjà occupées par l'infanterie allemande, qui dirigeait un feu continu sur les nôtres, craignant qu'ils poursuivissent les cavaliers.

L'ennemi fit alors appel à son artillerie. Les canons qui étaient placés à Fouron-le-Comte, au Nord-Est, envoyèrent une grêle de shrapnells, mais les tir était mal réglé et les obus éclataient à une distance respectueuse des maisons, où les troupes du major Collyns étaient abritées. A Lixhe, où il y avait un passage à gué, une avalanche de projectiles s'abattit de même. Les Belges ne pouvaient y répondre, ils ne disposaient ni d'artillerie, ni de mitrailleuses.

A 4 heures 30, Collyns dut évacuer la position. Les Allemands déployaient maintenant une plus grande activité et contraignaient par leur feu le bataillon à l'inertie. La retraite fut d'ailleurs très difficile... Après une nouvelle pluie d'obus, le poste de Lixhe dut être abandonné et les hommes dans leur fuite devaient se laisser tomber à tout instant pour échapper aux nouvelles bourrasques de projectiles.

La poignée de braves atteignit Milmort... Les pertes s'élevaient à deux morts et une dizaine de blessés.

Leman envoya alors Collyns à Wandre, pour y défendre le pont. A l'aide de chariots, de fûts, de pierres et d'autre matériel, les soldats obstruèrent le pont ; ils se retranchèrent dans les maisons et y pratiquèrent des meurtrières. Le cimetière de même fut transformé en redoute.

C'était le mercredi, 5 août.

Les espions allemands s'étaient déjà mis résolument à la tâche.

On appela Collyns au téléphone.

On le sommait, au nom de l'état-major, de quitter Wandre.

Et le général lui avait déclaré, quelques instants auparavant, de défendre le pont jusqu'à la mort.

Le commandant se mit en communication avec le grand quartier général et demanda des explications.

— Jamais je n'ai donné pareilles instructions ! répondit Leman.

C'était l'œuvre d'un agent allemand. C'est ce qui incitait à la prudence.

Collyns retourna au pont. Et que vit-il ? Ses soldats qui enlevaient tout bonnement les barricades.

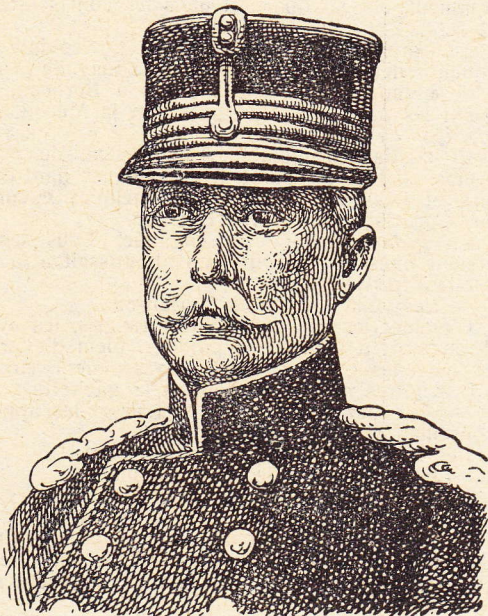
— Qui vous a donné cet ordre ? demanda le major furieux.

— Le commissaire de police que voilà !

— De quoi vous mêlez-vous ! dit Collyns, apostrophant le fonctionnaire.

— On ne sait plus à quoi s'en tenir, grommela le commissaire. Le général vient de me téléphoner que le pont doit être débarrassé.

C'était donc encore l'œuvre d'un espion.



Général Jungbluth, aide de camp du Roi

— Monsieur le commissaire, reprit le major, je vais donner l'ordre aux sentinelles de tirer sur tous ceux qui toucheront aux barricades et je vous rends responsable de ce qui arrivera.

La journée fut calme. Mais il fallait être aux aguets pendant la nuit.

Les troupes de la forteresse de Pontisse se trouvaient entre Wandre et Visé. On pouvait présumer que des troupes allemandes avaient passé la Meuse, à Lixhe. On redoubla donc de vigilance en cet endroit. Ce ne fut pas à tort, car vers minuit on y entendit une vive fusillade.

Une panique s'était produite parmi les soldats qui accouraient à toute vitesse. C'étaient les troupes de la forteresse de Pontisse, des anciens, libérés depuis longtemps et qui avaient été rappelés inopinément sous les drapeaux. Collins courut à leur rencontre et les somma de regagner leurs positions.

Mais les soldats lui échappèrent et se perdirent dans la nuit.

L'ennemi était là !... Il fut refoulé à deux reprises, mais il recommença l'attaque avec de nouveaux renforts. Dans les maisons et dans les fermes une lutte homérique éclairée par la lueur de meules de paille enduites de goudron, était engagée. Et au milieu de ce brasier flamboyant on voyait tomber des guerriers, le corps déchiré, la tête fracassée, mourant dans des mares de sang... Et dominant le crépitement des fusils et les cris des blessés, on entendait les « Vorwaerts » dépités des officiers.

De nouvelles hordes accouraient... Les balles des nôtres les fauchaient...

Plusieurs de nos soldats, grisés par l'odeur de la poudre, ne tenaient plus en place ; ils s'élançèrent dans les rues et les jardins d'où l'ennemi s'était retiré pour échapper au feu intense, abandonnant les blessés et les morts.

Un nommé Lange en rapporta le drapeau du 89^{me} régiment des grenadiers mecklembourgeois... Il l'avait trouvé le long d'une maison près des cadavres d'un colonel et d'un adjudant-major, porte-étendard.

Empoignant le trophée, Collins cria :

— Victoire, victoire ! vive la Belgique !

On le félicita, de simples soldats vinrent lui serrer les mains. L'ennemi se retira dans la matinée. Les nôtres visitèrent les maisons et la brassaille où des Allemands se tenaient encore cachés.

La plupart levèrent les mains en criant :

— Kamerad ! kamerad ! Nicht schieszen !

Ils avaient hâte de se constituer prisonniers, mais d'autres se défendaient avec acharnement. Une douzaine de grenadiers se firent ainsi tuer plutôt que de se

rendre. Un officier blessé s'ouvrit la gorge à l'aide d'un couteau de poche, à l'approche de nos ambulanciers qui venaient recueillir les blessés.

Le capitaine Grossman, du 2^e bataillon du 32^{me} de ligne, refoula entretemps une nuée d'Allemands qui menaçaient la position de Rhees et revint avec 400 prisonniers. Parmi eux se trouvait le lieutenant comte de Moltke, petit-fils du fameux maréchal.

En divers autres endroits du pays de Herve, l'ennemi avait progressé, notamment aux environs de Henri Chapelle, de Francorchamps et de Stavelot.

Dans le courant de la même journée du 5 août, avant qu'eut lieu la bataille de Wandre, les Allemands commencèrent le bombardement des forts de Barchon et d'Evègnée avec les canons de 77 et de 105 millimètres et lancèrent leurs troupes à l'assaut.

La 27^e brigade du VIII^e corps d'armée se rua sur nos retranchements. Les batteries de nos forteresses, nos canons de campagne et nos mitrailleuses firent de larges brèches parmi les assaillants, des rangées entières furent littéralement fauchées. Mais les officiers comblaient sans cesse les pertes par de nouvelles unités. On marchait sur les blessés et les mourants, on pataugeait dans le sang. Les premiers s'enchevêtrèrent dans les fils de fer barbelés.

A ce propos, un Allemand raconte :

— Baionnette au canon ! commanda-t-on. Et, sans plus, on se rua, tête baissée à l'assaut ! Nous devions conquérir le terrain jonché d'obstacles... Il nous le fallait coûte que coûte...

Ce fut comme une scène de jugement dernier. C'était un tumulte assourdissant mêlé de cris, de hurlements et de commandements qui faisaient chorus avec le grondement du canon et le bruit strident des shrapnells.

Mes camarades tombaient à mes côtés. Je n'y étais même pas attention, j'étais entraîné avec les autres par une force qui m'était jusqu'alors inconnue.

Il arriva que les premiers rangs chancelèrent. Cela ne changea cependant rien à la situation, car les nouveaux arrivants les poussaient dans le feu. Et à perte de vue arrivaient toujours d'autres troupes comme si elles étaient pourchassées.

Impossible d'obliquer ou de rebrousser chemin, on subissait la poussée formidable, il fallait marcher en avant ! Entassés côte à côte, les cadavres — baignant dans d'immenses mares de sang, éclaboussés par l'éclatement des cervelles et par des intestins hideux et déchirés qui s'échappaient de corps pantelants — la bouche largement ouverte, me fixaient de leur regard vitreux. Il n'y avait pas moyen d'éviter ces restes humains, on pataugeait dans leur sang !

A gauche, à droite, devant et derrière moi, sous mes pas, j'entendais les gémissements des moribonds.

Des bras se levaient vers le ciel comme en un appel suprême... des jeunes gens, luttant avec la mort, imploreraient leur mère !...

Tant bien que mal, les blessés se tournaient face contre terre pour se protéger la figure des lourdes bottes ferrées.

Mais bientôt ils ne formaient plus qu'une masse gluante de sang et de chairs en lambeaux.

Nous avançons ainsi sans discontinuer jusqu'à ce que nous arrivâmes aux fils barbelés.

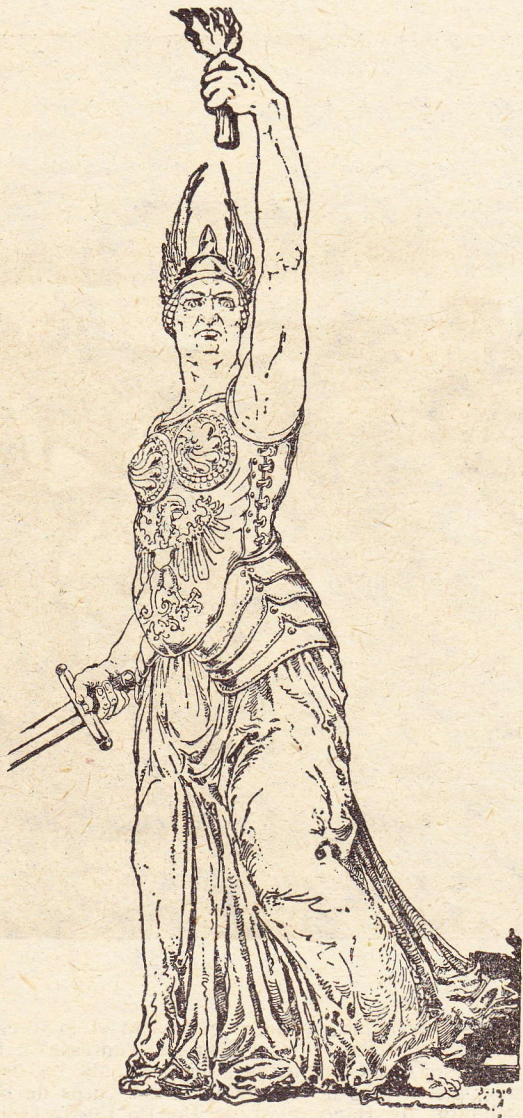
Mais ce n'était plus un barrage de fer, c'était un amoncellement, une digue de cadavres fumants, déchiquetés et piétinés, des moignons de membres, des gorges béantes d'où s'écoulaient des flots de sang noirâtre, des faces déchirées, méconnaissables, des poitrines défoncées, des ventres aux intestins pantelants. Les cris et les lamentations se joignaient à nos hurlements comme si l'univers s'anéantissait.

Et on avançait toujours...

Nous franchîmes cette digue de morts et de blessés comme si nous marchions dans la fagne. D'aucuns restèrent agrippés dans les fils et s'affaîsèrent en poussant des cris de douleur, d'autres, tâchant d'échapper à ces tentacules, firent de vains efforts et s'enfoncèrent davantage, les pointes acérées dans les chairs, faisant couler leur sang à flots. C'était un spectacle hideux...

Et toujours : « En avant ! »

Telle était la scène qui se déroulait entre la Meuse et la pente du fort de Barchon.



La Culture allemande.

(Dessin de G. van Raemdonck dans «l'Amsterdammer»).

Quelques bataillons ayant franchi l'amoncellement des cadavres, avaient pénétré dans les tranchées belges.

Le général Bertrand qui commandait en cet endroit vit le danger et envoya des troupes de la 11e brigade pour faire une contre-attaque. Ce fut alors un corps-à-corps épouvantable. L'acier fouillait les chairs...

C'était comme l'affirmait l'Allemand :

« Je vis une crosse de fusil maniée à l'instar d'une massue, qui se levait et retombait sans cesse fracassant des crânes ; elle allait aussi décider de mon sort. J'entendis un rire sardonique qui me glaça le sang. Sautant de côté, je heurtai du pied une face blême sur laquelle la mort avait fixé son sceau. La crosse fendit l'air et me cassa le bras... Je tombai et vis encore comment une baïonnette pénétra dans la gorge d'un guerrier, d'où s'échappa une large coulée de sang fumant. La face du blessé se contracta, il poussa un cri sourd, chancela et s'affaissa lourdement.

De nouveaux coups, de nouveaux heurts y succédèrent ! C'était un massacre épouvantable. Morts et blessés s'amoncelaient et la tuerie continua en une rage folle et désordonnée... »

Les Allemands avaient le dessus. Ils s'étaient aventurés trop loin et les chefs avaient trop exigé de leurs soldats. Tout à coup une panique se produisit, à Barchon. Les officiers sabraient, déchargeaient leurs revolvers, mais c'était en vain... L'ennemi s'enfuit en désordre et communiqua l'épouvante aux au-

tres assaillants, de sorte que les convoyeurs amenant des victuailles et des munitions tournèrent bride et galopèrent en une fuite éperdue.

Quelle course folle à travers le pays de Herve ! Il semblait que tout était perdu... c'était un « sauve qui peut » général. L'épouvante gagna même Aix-la-Chapelle où on chargeait déjà les archives municipales sur des camions.

Les troupes de la 11e brigade portèrent le général Bertrand en triomphe. La nouvelle s'en répandit à Bruxelles et par tout le pays.

Malheureusement, la victoire ne fut que temporaire ! Nos soldats étaient trop peu nombreux pour poursuivre l'ennemi qui se vengea lâchement sur des villages sans défense, ainsi que nous le rapporterons plus loin.

Von Emmich comprit qu'il devait changer de tactique. Il ne s'agissait pas d'un simulacre de combat, comme il l'avait d'abord espéré.

Le général Bertrand dut bientôt gagner l'autre rive. Le major Collins que nous avons quitté à Wandre, couvrit cette retraite et suivit l'arrière-garde à Ans.

L'état-major allemand eut recours à ses mortiers de 150 et 210 millimètres et décida d'attaquer dans le secteur d'Ourthe-Meuse. Les forts de Pontisse, Barchon, Evegnée, Fléron, Chaudfontaine et Embourg à l'est de la ville, furent bombardés en même temps. Les assauts s'y succédèrent. Les 11e et 12e de ligne se distinguèrent à Pontisse. On se battait avec un suprême mépris de la mort. De la redoute no 8, entre Liers et Pontisse, il n'y eut que deux soldats qui parvinrent à s'échapper, après s'être blottis pendant longtemps sous les cadavres.

Dans la nuit du 5 au 6 août, des troupes allemandes, appartenant aux 38e et 43e brigades rampèrent sur les pentes du fort de Boncelles et du village de Sart-Tilman. Elles espéraient surprendre les Belges. Mais soudain, les réflecteurs jetèrent leurs flots de lumière et les batteries furent mises en action. L'ennemi passa quand même. Ainsi que nous le signalons plus haut, la 15e brigade de Namur, composée du 1er et du 4me chasseurs à pied, y était détachée. Le 1er chasseurs avait quitté Charleroi le 4 août aux acclamations des habitants. Le train les conduisit à Huy et de là à Liège-Longdoz. Ils formèrent d'abord à Jupille la réserve de la 11e brigade du général Bertrand, qui commandait à la bataille de Barchon que nous venons de décrire. Le soir, ils traversaient Liège pour se rendre à Fragnée où ils se joignirent au 4e chasseurs et gagnèrent Ougrée. Le général Massart commandait. La pluie tombait à torrents.

Lancée à toute vitesse, une auto survint. C'est le commandant Marchand, attaché à l'état-major du lieutenant-général Leman.

— Les lignards sont débordés à Sart-Tilman, dit-il au général, il faut que les chasseurs défendent à tout prix le hameau.

— C'est le sacrifice que vous demandez ? interroge Massart.

— Oui, mon général.

— Eh bien, soit. En avant !

Le commandant du régiment, le colonel Jacquet, parcourt rapidement les rangs, stimulant l'ardeur des soldats.

De ce côté, le vacarme est assourdissant. Tout gronde : fusils, mitrailleuses, canons ; dans la nuit sombre, l'éclatement des shrapnells illumine le ciel de leurs sanglantes. A droite et à gauche, les forts de Boncelles et d'Embourg semblent enveloppés d'une ceinture de flammes.

Les chasseurs se jettent dans la mêlée.

Mais voilà que des lignards, traînant des mitrailleuses, fuient à toutes jambes, en criant : « Les Allemands sont là ! Sauve qui peut ! » Impossible de les arrêter, c'est une véritable débandade. C'étaient, nous l'apprirent depuis, des Allemands déguisés en soldats belges, qui cherchaient à provoquer une panique.

La bataille, qui continua dans la matinée, devint plus furieuse. Nos pertes étaient déjà sensibles.

A ce moment, le capitaine Henseval, commandant la 3e compagnie du 3e bataillon, aperçoit un drapeau blanc au milieu d'un groupe d'Allemands qui lèvent les bras en criant : « Kamerads ! Kamerads ! » On leur fait signe d'approcher, mais, comme ils ne bougent pas, Henseval, accompagné d'une dizaine d'hommes, s'avance pour les prendre. Il est sur le



La première attaque

point de les atteindre, quand les Allemands se jettent à plat ventre, démasquant une mitrailleuse qui fauche le petit groupe belge, y compris le capitaine, qui reçoit plusieurs balles en pleine poitrine : de ces braves, un seul échappe à la mort.

A gauche, vers Boncelles, des masses grises piétinent les champs de betteraves. Ce sont les 73^e et 74^e régiments d'infanterie allemande qui, en rangs serrés, poussant des hurrahs, montent à l'assaut du fort. Les obus, les mitrailleuses creusent des trouées dans les colonnes des assaillants. A la voix des officiers, les bataillons serrent les rangs et poursuivent leur marche sans arrêt. Trois fois, les lignes sont rompues, trois fois elles se reforment ; enfin, décimées, elles viennent s'effondrer près des fossés. Seuls, une centaine d'hommes restent debout, démoralisés, privés d'officiers ; ils agitent un drapeau blanc. Le capitaine Lefert, commandant du fort et le lieutenant Montois grimpent sur les banquettes et, à leur vue, les Allemands lèvent les bras. En même temps, deux coups de feu partent on ne sait d'où ; le capitaine tombe, une balle dans chaque cuisse. Cependant, les Allemands se rendent et, à la file indienne, ils disparaissent à l'intérieur du fort.

L'assaut a échoué. L'ennemi se retire vers 7 heures et ne tente plus que de rares contre-attaques ; les chasseurs restent maîtres du terrain : leur drapeau flotte devant Sart-Tilman.

Le P. De Groote, aumônier du 1^{er} chasseurs, raconte à ce propos :

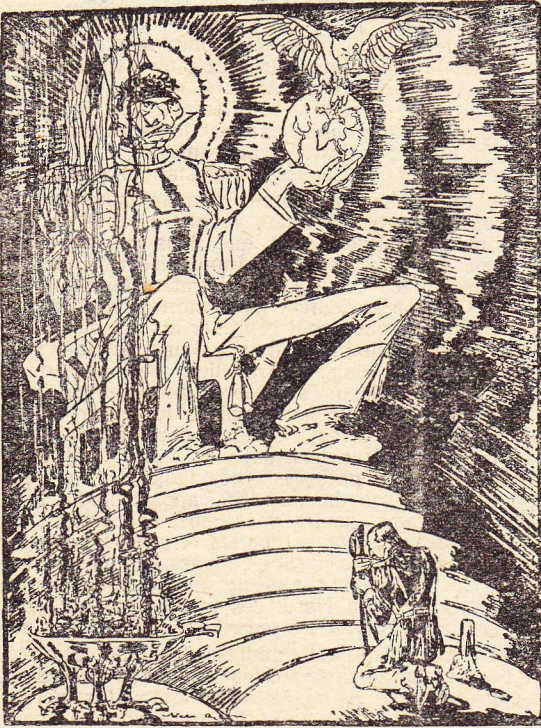
« Hâtivement, je parcours le champ de bataille. Quel abominable tableau ! Autour des tranchées, des cadavres belges et allemands sont amoncelés et forment des parapets de trois mètres de haut. Je descends dans une tranchée : une mare de sang, un amas de corps enchevêtrés. Hélas ! que de petits chasseurs sont là, pauvres garçons que des mères anxieuses attendent au bercail.

Les Allemands de même gémissent et m'adressent un dernier adieu, qu'ils me prient d'adresser à leurs parents, à leurs femmes et à leurs enfants. Là, devant moi, gisent plus de 5000 soldats des corps de Brandebourg, de Hanovre et de Poméranie. Le sol est couvert d'un manteau gris, parsemé çà et là de taches sombres d'uniformes de chasseurs. De ce champ de douleur, des plaintes, des sanglots, des râles s'élèvent. C'est épouvantable ! Couché sur le dos, les intestins s'échappant d'une affreuse plaie, un volontaire de dix-sept ans appelle lamentablement : « Ma mère, ma mère ! Je voudrais te voir. » Je m'agenouille près de lui et le pauvre enfant me tend une pièce de cinquante centimes : « C'est tout ce que j'ai, c'est pour l'église où j'ai été baptisé. »

Je repars. Un commandant me défend d'avancer. « Aussi longtemps qu'il reste des blessés, protestai-je, j'ai une mission à remplir. » Il cède et me donne deux soldats pour ma défense. La précaution n'est pas inutile. Un instant après, un officier allemand, qui semblait mort, me tire deux coups de revolver, sans m'atteindre heureusement.

Je n'approche plus les officiers ennemis qu'avec une prudence extrême. Quelle que soit la gravité de leurs blessures, tous, hautains, silencieux, ont la main crispée sur leur sabre, afin d'éviter l'humiliation du désarmement. « Je voudrais être enterré avec mon sabre et mes décorations », me déclare un hauptmann mourant ; je le lui promets et il meurt satisfait. Avec un dévouement admirable, les infirmières transportent les blessés et bientôt, sur la route d'Angleur, chemine un long convoi d'ambulances d'où partent, à chaque cahot, des cris et des gémissements. » (1)

(1) Récits de combattants recueillis par le baron C. Buffin.



Guillaume II et son maître.

L'ATTENTAT CONTRE LE GENERAL LEMAN

Quelques jours avant la déclaration de guerre, des individus qui prétendaient être danois, louèrent un appartement à Thier-à-Liège.

Dans la soirée du 1er août, ils réglèrent leur note. — La ville ne nous présente plus aucune sécurité, dirent-ils à la propriétaire, et nous préférons la quitter.

En se levant, vers 6 heures du matin, la propriétaire entendant partir ses locataires, voulut leur souhaiter bon voyage, mais à sa grande stupeur, elle vit que les étrangers portaient l'uniforme allemand. Sans avoir donné le moindre détail, ils disparurent.

Étaient-ce les promoteurs de l'attentat téméraire que nous allons narrer ?

Les bureaux de l'état-major du général Lemans étaient situés, rue Sainte-Foi, à Liège.

En cet endroit se rejoignaient presque tous les fils des nombreux points, où on luttait pour le droit et la liberté du pays. Et c'est aussi de ces bureaux que tous les ordres étaient donnés, par téléphone, par courriers et de toute autre façon.

On y travaillait jour et nuit en une hâte fébrile et qui contrastait violemment avec les séances calmes, où on discutait les plans et où on les modifiait suivant les circonstances.

On était alors dans la nuit du 5 au 6 août. Il était environ minuit lorsqu'on amena le drapeau du 89e des grenadiers mecklebourgeois, le premier trophée conquis par le soldat Fernand Lange, ainsi que nous le signalions déjà dans la description concise de la bataille de Wandre.

Une foule énorme et délirante avait assisté au transfert de cet étendard au grand quartier général.

Puis le calme se rétablit jusqu'à l'aurore.

Au lever du jour on vit approcher une auto, transportant deux lanciers qui criaient :

— Les Anglais sont là !

Cinq officiers allemands leur faisaient suite ainsi que des soldats, le fusil sur l'épaule, marchant sur deux rangées.

— Vivent les Anglais ! crie la foule enfiévrée, croyant voir les premiers secours impatiemment attendus.

Les portes et les fenêtres s'ouvrent vivement.

— Qu'y a-t-il ? se demandent les habitants.

— Les Anglais sont là, répond-on.

— Vivent les Anglais, vivent les Anglais ! clame-t-on plus fort.

Le commandant Marchand qui avait, ainsi que nous l'avons vu, transmis la veille au soir les ordres de l'état-major aux chasseurs de Sart-Tilman, se trouvait sur le seuil des bureaux. A l'intérieur, on travaillait...

Marchand ignorait avec qui il avait à faire... On entendit du bruit dans les bureaux et on dit :

— Les Allemands sont là !

Mais étaient-ce des parlementaires ou des déserteurs ?

La réponse ne se fit pas longtemps attendre.

Le commandant Marchand se trouvait maintenant face à face avec les officiers qui exhibèrent tout à coup des revolvers et des poignards. En tête se trouvait le comte Joachim von Alvensleben, qui voulait passer à tout prix.

— Vous ne passerez pas ! cria Marchand auquel s'était joint le commandant Vinçotte, qui venait de sortir des bureaux.

Des coups de feu éclatèrent. Trois officiers allemands s'abattirent. Les deux autres sautèrent en avant, von Alvensleben se rua sur Vinçotte mais, plus vite que l'éclair, le commandant lui envoya quatre balles dans le corps. Le comte s'affaissa. Dans l'entretemps le capitaine Lhermite était accouru et abattait le dernier officier.

Les soldats allemands déchargèrent également leurs fusils. Les balles s'aplatirent contre les murs, mais deux d'entr'elles atteignirent le commandant Marchand à la nuque et à la poitrine.

Le colonel Stassin qui travaillait avec Lemans, comprit le but de l'attentat. Les Allemands visaient le gouverneur de Liège. Le colonel n'eut pas le temps de se rendre un compte exact de la situation. Il vit Marchand qui baignait dans une flaque de sang, les cadavres des officiers... et la lutte engagée. De nouveaux Allemands, apparurent au coin de la rue Saint Léonard et tirèrent dans les fenêtres et dans les couloirs.

L'ennemi occupait-il la ville ? On le saurait bientôt. Le moment n'était pas aux réflexions.

Le gouverneur devait être mis en sécurité. Avec l'aide des capitaines Krahe et Lebbe, le colonel entraîna le général par une porte dérobée. Le général et le colonel franchirent un mur, coururent à la gare de Vivegnis et se rendirent immédiatement par chemin de fer au fort de Loncin.

Dans la rue Sainte Foy, les commandants Vinçotte et Hautecler, les capitaines Buisset et Lhermite, le lieutenant Renard, les soldats et les gendarmes de la garde, avaient mis fin à la bataille.

Une trentaine d'Allemands gisaient morts ou blessés sur le terrain, les autres s'étaient enfui. Nous avions deux morts, le commandant Marchand, le gendarme Houba, et deux blessés.

Ainsi se termina cet attentat qui n'a jamais été complètement élucidé.

Le gouverneur était maintenant au fort de Loncin.

COMMENT LES ALLEMANDS EXCITAIENT LEURS TROUPES

Lorsque la guerre éclata, la Belgique hébergeait un nombre respectable d'Allemands.

Une première mesure, exigée dans l'intérêt de notre propre sécurité, prescrivait de les expulser.

Ils n'étaient pas tous coupables... au même point. Il y avait parmi eux des femmes d'origine belge, ayant épousé des Allemands. Mais en temps de guerre on ne tergiverse pas, c'est blanc ou noir.

D'autre part, la trahison de l'Allemagne fit sourdre une profonde colère chez le peuple. Les maisons et les boutiques allemandes furent l'objet de la fureur populaire. Des vitrines furent enfoncées, des écriteaux arrachés. A Anvers, les ignobles bouges allemands situés le long des quais furent mis à sac. Certains Allemands, qui avaient encore l'audace de nous narquer, furent malmenés.

Mais l'autorité protégea pourtant les étrangers lors de leur expulsion. Un Allemand habitant Bruxelles



Général Joffre

l'affirma dans une lettre qui ne paraît dans la « Kölnische Volkszeitung » du 10 septembre 1914.

A Bruxelles, les Allemands furent réunis dans le cirque royal.

« C'est un grand bâtiment, très spacieux et bien aéré, dit-il, qui se trouvait à quelques minutes du consulat d'Allemagne et qui est la propriété de la ville. Pendant le transfert, de même qu'ultérieurement, dans le cirque même, et le lendemain, à l'aube, pendant le trajet jusqu'à la gare, nous étions surveillés par des gardes-civiques qui se conduisirent avec tant d'égards, que l'on avait l'impression qu'ils étaient chargés de notre protection plutôt que de notre surveillance. C'était certainement un spectacle lamentable que celui de ces innombrables fugitifs avec femmes et enfants et nous entendions, malgré l'heure si matinale, les exclamations de pitié des habitants aux fenêtres de leur maison. Les gardes-civiques témoignèrent tout autant de compassion. Il n'en était pas un parmi eux, dont l'expression, les paroles, les gestes ne trahissaient l'humaine pitié. Plusieurs gardes-civiques portaient même les bagages ou les enfants des indésirables. Le bourgmestre Max lui-même arriva en automobile à deux heures du matin pour s'assurer personnellement que tout se passait en bon ordre. Dans le cirque, c'étaient encore des soldats qui s'occupaient des enfants, distribuaient du lait et de la nourriture... En un mot, chacun fit tout ce qui était en son pouvoir pour secourir les fugitifs.

Mme Henri Carton de Wiart, l'épouse du ministre de la justice, passa même une partie de la nuit dans le cirque et s'intéressa particulièrement aux femmes et aux enfants. »

Mais ajoutons bien vite qu'ils furent extrêmement rares les Allemands qui affichèrent une sincérité analogue.

Dès les premiers jours du mois d'août, des articles calomnieux parurent dans les journaux allemands, au sujet de prétendues atrocités commises par les Belges sur des citoyens allemands.

L'un d'eux signalait qu'à Anvers on traînait les femmes par les rues, et qu'on lançait les enfants par les fenêtres. D'autres avaient pu constater comment on frappait et martyrisait les Allemands avant de les achever. A Anvers encore, on avait vu sortir Weber de son hôtel au milieu de tourbillons de vapeurs sulfureuses, après quoi il avait été assassiné. Et dans l'entretemps, Weber se trouvait à Rotterdam, débordant de santé.

Ces accusations étaient d'ignobles mensonges.

A juste titre, Jean Massart écrit dans son œuvre « Comment les Belges résistent à la domination allemande » :

« Nous pouvons affirmer, de la façon la plus catégorique, qu'aucun sévère grave n'a été constaté contre les personnes ni à Bruxelles ni ailleurs, et que tout s'est borné à des dégâts matériels. Est-ce à dire que nous excusons les pécheurs en eau trouble qui ont saccagé les magasins allemands ? Evidemment non ; mais il faut bien avouer qu'il y a de mauvais éléments dans toutes les agglomérations, et que la population de Berlin ne s'est pas mieux comportée que celle

de Bruxelles : relisez ce que dit l'Ambassadeur d'Angleterre à Berlin et les excuses que les autorités allemandes lui ont présentées pour les carreaux cassés chez lui à la suite d'un article du « Berliner Tageblatt » (1er Livre Bleu Anglais, n. 78). Notez qu'ici apparaît tout de suite la différence des mentalités : les journaux allemands excitent leurs lecteurs contre les étrangers ; les nôtres, au contraire, font tout leur possible pour apaiser les manifestations populaires.

Ce que nous considérons comme symptomatique, et comme particulièrement révoltant, dans les publications allemandes, c'est que dans ces cas-ci, tout comme dans l'affaire des « francs-tireurs », nos ennemis mettent en cause l'administration légale de notre pays. Or, non seulement nos autorités sont immédiatement intervenues pour réprimer les troubles, et pour faire garder militairement la « Deutsche Bank » et le « Deutscher Verein », à Bruxelles, mais elles ont fait plus que leur devoir strict pour protéger les familles allemandes et pour leur faciliter le retour au pays. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que ce qui s'est passé à Bruxelles, dans les nuits du 8, 9 et 10 août, lors du départ des Allemands. Ceux-ci se rassemblaient le soir dans un local appartenant à la ville. Dans les trams qui les y conduisaient, chacun s'empressait de leur rendre tous les services imaginables ; au local même, les gardes civiques leur faisaient préparer les boissons chaudes ; puis pendant le trajet d'ici à la gare du Nord, ces mêmes gardes civiques les aidaient à porter les enfants et les bagages. »

M. Brand Whitlock, ambassadeur des États-Unis, qui était chargé des intérêts allemands en Belgique, s'exprima dans le même sens, lorsqu'il remercia le gouvernement belge pour la correction particulière, témoignée à l'égard des Allemands qu'on expulsait. Il dit entre autres :

« Les Belges savent mourir avec autant d'héroïsme dans la bataille, qu'ils savent montrer d'humanité vis-à-vis des non-combattants. »

Mais il s'agissait de faire la chasse aux espions allemands, qui pullulaient dans notre pays.

Pourquoi les journaux allemands publiaient-ils ces articles excitants ? Pour amener les soldats dans des dispositions favorables à l'esprit militariste allemand ! On ne faisait pas seulement la guerre entre soldats, mais on s'attaquait également à la population civile ! Il fallait décourager la population, et ce à tel point qu'elle implorât la pitié et qu'elle contraignit son gouvernement à demander la paix !

Le but allemand était de terroriser le peuple, de briser sa résistance, de le faire trembler devant les troupes impériales, de sorte qu'une poignée de soldats fût suffisante pour maîtriser un village, une ville même.

Tels étaient les principes élémentaires de l'armée allemande qui furent appliqués dans notre malheureux petit pays. Et pour en favoriser l'application, il fallait aigrir le soldat, lui infiltrer la vengeance et la haine.

D'où les légendes de francs-tireurs, reproduites dans la presse allemande. On prétendit que le gouvernement belge nous excitait à tirer sur les troupes allemandes, à leur susciter une foule d'entraves... et on mentit si effrontément qu'on nous représenta comme des bandits de grand chemin. Les femmes achevaient les blessés, leur sectionnaient le nez, les oreilles, versaient du poivre dans les plaies, empoisonnaient les aliments et les boissons.

— Ne vous endormez pas sans avoir votre revolver à portée de la main, conseilla-t-on aux soldats. Ou bien : « Ne goûtez aucun mets avant d'en avoir fait manger d'abord par les personnes qui l'ont préparé. »

Les prêtres étaient signalés comme étant les leaders des francs-tireurs. Ce ne fut donc nullement extraordinaire que le soldat allemand pénétra chez nous imbu de faux principes. Et d'autre part il y avait de nombreux individus qui donnaient libre cours à leurs instincts bestiaux, que renforçait la colère de voir les petits Belges opposer une résistance opiniâtre à la grande armée allemande.

C'est ainsi qu'on essaie d'expliquer les atrocités commises par les Allemands, mais cette explication même est insuffisante. On frémit en énumérant ces infamies. On supposait que ces ignominies n'étaient



Général Falkenhayn, chef de l'état-major allemand

plus possibles à notre époque et on se demande vainement quelle éducation sociale a dû être inculquée aux auteurs de ces crimes, pour les rendre possibles.

LES ATROCITES DANS LE PAYS DE LIEGE D'AIX-LA-CHAPELLE A VISE.

Ainsi que le lecteur a pu le constater, les premières hordes allemandes pénétrèrent en Belgique par Gemmenich. De cet endroit une route conduit à Visé en passant par Warsage...

Le 4 août, à 9 1/2 heures du matin une cinquantaine d'uhlans pénétrèrent dans ce village. Le bourgmestre et sénateur, M. Fléchet, un noble vieillard, protesta contre la violation de notre territoire. On lui répondit en lui remettant la proclamation de von Emmich « Au peuple belge ».

Nos autorités avaient barré les routes au moyen d'arbres et un fossé entravait quelque peu la marche.

Ce fossé dut être comblé à l'instant même et le major fit déblayer le chemin.

— Y a-t-il des soldats belges ici ? demanda-t-il au bourgmestre.

— Non...

— Et à Berneau ?

— Je l'ignore, mais si je le savais, je ne le dirais pas.

— Est-il exact que le pont de Visé a sauté ?

— Je l'ignore.

— Il ne faut pas détruire les ponts, ni couper les arbres. Nous devons coûte que coûte traverser la Belgique.

De nombreuses troupes passeront ici. On doit leur fournir les vivres qu'elles demandent et obéir à leurs ordres.

Les uhlands passèrent. C'étaient les éclaireurs d'une grande armée qui allait suivre.

Ces avant-gardes se butèrent à Visé au bataillon du major Collyns, ainsi que nous l'avons décrit. Ce premier engagement suscita le mécontentement parmi les Allemands. A Moulant, ils avaient établi un grand camp, et les autres villages regorgeaient également de soldats, de même que Warsage.

A quatre heures on entendit le feu des forts de Barchon et d'Evegnée. C'était la guerre qui s'annonçait en toute son horreur.

L'artillerie allemande y répondit des environs de Fouron. La population passa la nuit dans les caves.

Le lendemain, dans le courant de l'après-midi, les ennemis se montrèrent agressifs. On savait qu'ils avaient déjà incendié plusieurs maisons dans le village contigu de Berneau. La situation resta pourtant assez calme et la nuit ne fut troublée que par l'action de l'artillerie et le charroi sur la chaussée.

On apprit, le matin, la résistance héroïque de l'armée belge. Un flot de blessés passa. De nombreux Allemands avaient déjà mordu la poussière.

Ce 6 août, dans l'après-midi, un officier allemand fut abattu d'un coup de feu devant une villa.

« Man hat geschossen ! » clama-t-on immédiatement.

Par ce « man » on visait évidemment les civils,

quoique les soldats eussent le doigt nerveusement crispé à la gâchette du fusil.

On assaillit la villa ; elle était inhabitée. On l'incendia. Une dame accusa un soldat d'avoir tiré. Un officier examina le fusil dont le chargeur ne comptait plus toutes ses balles. Le militaire fut arrêté.

Mais le mot d'ordre était donné, et les Allemands s'élançèrent en une course furieuse à travers le village, tirant dans les portes et les fenêtres. De nombreuses habitations furent incendiées. Un nommé Joseph Lebeau se sauva dans la grange de sa ferme. Les énerguènes y mirent le feu et l'infortuné mourut carbonisé. Laurent Goffart et Désiré Henssen qui étaient poursuivis s'enfuirent dans la maison du premier. Pour sauver leur vie, ils grimpèrent au grenier et passèrent par une lucarne. Goffart fut abattu à coups de revolver et Henssen reçut une balle dans le ventre et six dans les pieds. Il échappa pourtant et guérit. Henri Hardy, un vieillard de 81 ans, fut tué sur le seuil de sa porte et les Allemands traînèrent son cadavre au milieu de la rue. Il devait y rester... Son fils alla l'enlever le soir et le cacha sous de la paille avant qu'on l'enterrât.

Voyant ces scènes, le bourgmestre Fléchet sortit de sa maison et s'adressant à un officier, il lui assura que les villageois étaient innocents.

— Rassemblez les hommes, ici ! ordonna le commandant.

Il choisit alors plusieurs d'entr'eux, dont le bourgmestre. Ces hommes durent précéder les troupes. En cours de route, on y ajouta encore huit habitants qu'on cueillit dans leurs maisons, et deux jeunes filles de Berneau qui s'étaient enfuies au moment où on assassinait leur père.

Ces malheureux firent la route jusqu'à Moulant. Des soldats et des officiers qui passaient, les insultèrent et crièrent : « Cochons ! Assassins ! Bandits ! On vous tuera tous ! »

Six prisonniers furent alignés : Pierre, Julien et Ferdinand Franck, trois frères de 28, 18 et 17 ans, leur beau-frère Lambert, Joseph Leuten, un garçon de 17 ans, et Jean Teheur, 50 ans.

Les soldats les ridiculisèrent d'abord, puis les fusillèrent. Les survivants apprirent que ce serait leur tour le lendemain.

La nuit vint, bien triste. Les condamnés étaient agenouillés ou couchés dans l'herbe. Les Allemands les entouraient et les conspuaient.

— Ils ont assassiné des militaires.

— Ils ont achevé des blessés.

— Ils mourront.

Les mêmes propos revinrent sans cesse.

Le bourgmestre Fléchet répétait qu'ils étaient tous innocents.

De temps à autre, des officiers vinrent lui parler. Il raconta alors comment on l'estimait jadis en Allemagne. Il avait même chassé avec le Kaiser du temps qu'il était encore étudiant, à Bonn. Et maintenant on le gardait ici comme prisonnier, comme malfaiteur.

M. Pousset, de Moulant, un veillard de 60 ans, qui devait aussi rester agenouillé, ne parvint plus à se maintenir dans cette position et cria :

— Tuez-nous, au lieu de nous maltraiter ainsi !

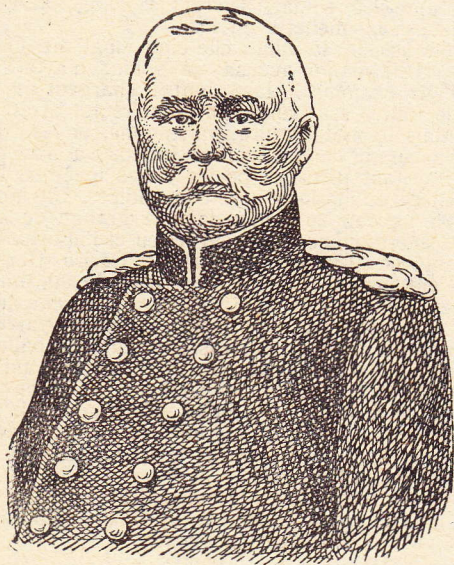
D'autres protestèrent également... ainsi qu'un vieillard de Berneau qu'on lia alors à la roue d'un chariot, et qu'on roua ensuite de coups.

Les officiers regardaient ce spectacle sans broncher, ils ne firent même aucune observation.

Quant aux deux demoiselles originaires de Berneau, elles furent quelque peu épargnées. On leur donna une couverture. Les malheureuses pleurèrent toute la nuit.

A l'aube, les Allemands commirent une nouvelle ignominie. Six hommes furent écartés du groupe et conduits à deux peupliers. Au tronc de ces arbres les soldats fixèrent une barre de fer. C'était une potence, où allaient bientôt se balancer les six innocents. Les autres otages devaient assister en spectateurs à cette sentence. Le bourgmestre à qui on avait donné l'autorisation de se retirer, s'enfuit en Hollande. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver ses concitoyens, mais ce fut en vain en présence de ce militarisme qui assassinait, incendiait et pillait systématiquement.

Nous disons systématiquement, et dans un but prémédité ! C'était encore le cas ici, car cette exécution



Lieutenant Général De Guise

avait lieu pendant que les troupes passaient : il fallait exciter les soldats. Ce meurtre fut perpétré avec la cruauté la plus raffinée. On fixa une corde autour du cou des infortunés, on les hissa, on les laissa retomber, de sorte qu'ils butèrent chaque fois de la tête contre la barre de fer, et on continua de la sorte jusqu'à ce que la mort mit fin à leurs tortures.

Les autres prisonniers furent conduits un peu plus loin, ils endurèrent les plus mauvais traitements et certains d'entr'eux furent tués. Il y eut 18 victimes à Warsage.

Berneau, un village de 450 habitants, avait subi son sort, dans la soirée du 4 août : pillage, incendies, destruction. Sept habitants furent tués. On retrouva plus tard d'autres cadavres enterrés dans les champs.

Moulant pleurait 4 morts ; ce village fut également détruit.

De nombreux fuyards cherchèrent un asile à Eysden, à Mersch, à Maestricht et dans d'autres localités du Limbourg hollandais et du haut des collines ils regardaient tristement les flammes qui dévoraient leurs villages.

Parmi les premières villes martyres se trouvait Visé, une belle petite ville de 3.800 habitants, située le long de la Meuse, dotée de nombreux hôtels, pensions et restaurants, et qui réserva de tout temps un chaleureux accueil aux nombreux touristes qui s'y rendaient.

Nous avons déjà narré la bataille dont elle devait subir les conséquences.

Un major allemand qui s'approcha imprudemment du pont, fut abattu par une balle belge. Les Allemands devaient se venger de cette perte sur la population civile. M. Puts, un sexagénaire, qui regardait paisiblement l'arrivée des troupes allemandes, à la gare, fut abattu d'un coup de feu. Les nommés Kenable et Tischon subirent le même sort. Louis Chastreux fut fusillé dans la rue Porte au Pont. Les soudards assassinèrent le père et le fils Brouha sur le seuil de leur maison, rue de la Fontaine, et Jean Charlier fut tué derrière l'hospice.

Et c'était le premier jour de la guerre ! Le bourgmestre, M. Meurice, circula dans les rues et engagea la population au calme. On se dessaisit des armes. Les barricades furent enlevées sur l'ordre des Allemands, on nourrit les soldats et on abreuva leurs chevaux.

Les Allemands ne changèrent pourtant pas leurs habitudes. Il leur fallait des victimes.

Un orgueilleux officier, monté sur un cheval blanc, s'approcha. Hautain et méprisant, il regardait la foule. Il fit arrêter 26 bourgeois et les enferma, comme du bétail, dans les étables de quarantaine situées à la gare.

Dans l'entretemps on contraignait d'autres habitants, parmi lesquels des femmes et des enfants, à venir voir les cadavres étendus dans les rues. La nuit fut éclairée par l'incendie de quelques fermes.

Le lendemain matin — un mercredi — à 4 heures, on conduisit les 26 prisonniers sur une hauteur près de Berneau, où ils apprirent qu'ils seraient fusillés. Ils pleurèrent et se lamentèrent, suppliant qu'on leur conservât la vie, mais on leur répondit par des injures et des coups. Ils durent creuser leurs propres fosses.

Le soir, à 7 heures, on les aligna. Ils crurent tous que leur dernière heure avait sonné. Un peloton d'exécution prit position et amorça les fusils.

Mais non, on prolongerait leur douleur morale. L'officier jouait une méprisable et infâme comédie.

— Nous attendrons jusqu'à demain matin, dit-il.

La nuit vint. Il pleuvait.

On vit le feu des forts et on entendit le grondement du canon.

Des soldats allaient et venaient.

A dix heures on cria :

— Les Français sont là !

Des coups de feu furent échangés. Les soldats allemands énérvés tiraient sur leurs propres compatriotes, croyant avoir à faire à l'ennemi et les gardiens des prisonniers se blottirent derrière ces infortunés qu'ils rendirent responsables de l'incident, dès qu'ils s'aperçurent de leur erreur.

Cet incident n'est pas unique, il se reproduisit maintes fois et, chaque fois, on accusa les civils d'avoir tiré sur les troupes.

C'est ce qui eut également lieu, ici.

Les Allemands abattirent leurs victimes à la pointe du jour. Il y en avait encore 25. Un seul s'était échappé pendant l'escarmouche.

Un restaurateur vivait encore, cinq heures plus tard, quoiqu'un soldat lui eût enfoncé sa baïonnette dans le ventre d'où les intestins s'échappaient. Un auto de la Croix Rouge venant de Maestricht le conduisit à l'hôpital de Visé où il put dire un dernier adieu à sa femme... Un de ses fils avait aussi été tué. L'autre avait pu s'enfuir et s'engagea plus tard dans l'armée belge. Le restaurateur mourut vers midi.

Les Allemands voulant se faire un bouclier des civils les contraignirent à prendre place sur les radeaux qui transportaient les troupes d'une rive à l'autre de la Meuse.

Le 10 août, l'ennemi incendia la belle église. Mais il y aurait des jours encore plus sombres.

Les 15 et 16 août, la petite ville fut complètement mise à sac, après quoi on l'incendia. Il n'y eut que l'hospice et le collège St-Adelin qui restèrent debout. Les habitants, hommes, femmes et enfants furent parqués et groupés, ils passèrent la nuit sous une pluie battante et durent assister à la destruction de leurs foyers.

Les balles frappèrent également le septuagénaire Désiré Duchesne... Il avait une plaie béante à la gorge. On l'exposa ainsi sur la terrasse de l'Hôtel de l'Europe, à la vue de la foule parmi laquelle se trouvaient plusieurs de ses enfants et petits-enfants.

Duchesne fut ensuite achevé d'un coup de revolver.

On tua 52 civils, à Visé. On en déporta 594 en Allemagne.

Et tout cela parce que la Belgique avait osé défendre son droit et sa liberté, et avait refusé de les vendre pour quelques poignées d'or.

Le bourgmestre Meurice et le doyen Lemmens furent retenus comme otages respectivement pendant 36 et 34 jours.

Dans l'entretemps des crimes analogues se commettaient dans d'autres localités. Trois cadavres se balançaient à un arbre pendant huit jours entre l'écluse et le pont de Lixhe. C'est alors seulement que les parents purent enterrer les victimes de la barbarie teutonne.

Les habitants de Hollebaye durent assister à l'incendie de Visé. Ce fut un spectacle hideux, disaient-ils. Le lendemain on accusait cette population d'avoir tué un cheval, que les charretiers avaient eux-mêmes abattu parce qu'il était fourbu. Les soudards pillèrent, saccagèrent et incendièrent alors le village, tuèrent 17 civils et en déportèrent 50 en Allemagne.

La férocité teutonne se signala davantage, à Heu- le-Romain, un village de 1700 habitants, situé dans les environs. Le 15 août, la soldatesque allemande avait fêté la dive bouteille. Un coup de feu retentit au soir. Ce n'était nullement étonnant, les militaires ivres pul- lulaient dans cette localité, mais les civils furent évi- demment incriminés.

AUTOUR DU FORT DE PONTISSE



Général French

Les habitants s'enfuirent apeurés pendant que les brutes les pourchassaient à coups de feu. Henry et sa femme furent ligotés dans leur maison à laquelle les misérables mirent le feu. On les sauva au dernier moment à moitié asphyxiés.

La peur était telle que Mme Delfontaine et sa fille Mme Westphal, se sauvèrent sur le toit.

Le bourgmestre, âgé de 73 ans, étant impotent, son frère Antoine Léonard, âgé de 70 ans, se fit passer pour tel ; ce dernier, le curé Janssens et quelques autres infortunés furent pris comme otages.

Les Allemands exigèrent que le prêtre leur remit la liste des affiliés à la société de gymnastique.

— C'est un corps de francs-tireurs ! affirmèrent-ils, et nous devons en choisir une quarantaine que nous fusillerons pour l'exemple.

Le curé refusa obstinément de citer un nom.

Pendant la nuit, les Allemands conduisirent le prêtre et le frère du bourgmestre à l'église. La population y était groupée dans une angoisse folle. Elle n'entendait d'ailleurs que des menaces.

— On vous tuera !

— Vous serez tous fusillés.

— Nous incendierons l'église et vous y mourrez au milieu des flammes !

Et maintenant, elle voyait les deux notables.

— Regardez-les encore une fois, dit-on, car leur dernière heure a sonné.

Et en effet, on les martyrisa et on les tua devant l'église.

Les prisonniers purent alors rentrer chez eux, mais leurs martyrologe n'avait pas encore pris fin.

Le 18 août il y eut une nouvelle furie allemande.

On saisit M. et Mme Rousseau, on les traîna hors de leur maison, on les battit, on les piqua à l'aide de la baïonnette et puis on les fusilla.

Jean-Joseph Frère, son père Gérard Frère, son oncle François Frère, sa femme et leur enfant de 11 ans s'étaient sauvés au jardin. Des soldats les virent, les visèrent et ne furent satisfaits que lorsque cinq corps sanglants furent couchés dans l'herbe.

Mme Tasset donnait le sein à son enfant âgé de 3 mois. Un soldat la visa, et les balles qui tuèrent la mère, blessèrent le bébé au bas ventre. Il vécut encore quelques semaines. On le soigna dans l'ambulance de la fabrique nationale, où certain jour un officier supérieur allemand entra. Un docteur de Herstal parlait de toutes ces tueries.

— Ce fut une punition pour les francs-tireurs, répondit le commandant.

— Nous avons un de ces francs-tireurs en traitement, dit le docteur.

— Montrez-le moi.

Le docteur alla chercher le bébé de trois mois.

L'officier supérieur ne souffla plus mot.

Pierre Gathy, un septuagénaire paralytique, ne parvenant pas à se lever de son fauteuil, périt dans les flammes, sa maison ayant été incendiée.

Bien d'autres encore moururent dans d'atroces souffrances. Ce 18 août, il y eut 24 morts à Heure-le-Romain.

Le fort de Pontisse était situé le plus au nord de la forteresse liégeoise et gênait beaucoup les Allemands dans leurs tentatives pour franchir la Meuse. Il était donc parfaitement logique que l'ennemi tentât de le conquérir au plus tôt.

Dans la soirée du 5 août, les 30^{me}, 9^{me} et 90^{me} régiments prussiens arrivèrent dans le plus profond silence pour prendre le fort d'assaut.

Les Allemands furent à peine déçus. Ils se figuraient remporter une victoire facile sur toute la ligne. Ils ne feraient en somme qu'une promenade vers Paris... De grandes foules les avaient acclamés. Jeunes et vieux, tous chantaient, criaient, hurlaient, jubilaient sur le même ton : « Deutschland über alles ».

Et à peine avaient-ils franchi la frontière qu'il s'agissait de livrer des combats acharnés. Les morts et les blessés tombaient en larges hécatombes. C'était la réception que leur avaient préparée les Belges, dont la petite armée était jugée sans consistance et que la proclamation de von Emmich devait réduire à l'irapuisance.

Le calme régnait au village d'Hermée. Mais dès 1 heure les canons s'animent et envoyèrent des obus dans les environs. Les Allemands se lancèrent à l'assaut, mais ils butèrent sur 450 des nôtres et furent refoulés. Un grand nombre d'entr'eux s'enfuirent jusqu'à la frontière hollandaise, criant : Die Fransozen ! (Les Français !)

D'autres ouvrirent les portes de l'église d'Hermée à coups de hache et hissèrent le drapeau blanc sur la tour.

Le lendemain à l'aube la bataille cessa.

Mais l'ennemi incendia quelques fermes et manifesta un énervement extraordinaire.

Les autos d'ambulance transportaient les blessés dont certains restèrent à Hermée sous la garde d'un médecin allemand.

De toutes parts, des cadavres allemands jonchaient le terrain.

Jules Ghaye, un vieillard de 76 ans, fut achevé à coups de baïonnette, au moment où il ouvrait sa maison aux soldats. L'octogénaire Jean Verdin fut fusillé. Un peu plus loin gisaient les cadavres des Humblet, père et fils, d'Hubert Meckers, d'Ulric Ghaye, d'Antoine Rouveroy, de Lhoest, Bouchard et Mathieu Matray, assassinés sans pitié. Eugène Colson fut capturé et mis à mort. C'était la vengeance de l'ennemi à la suite de la vaillante résistance de nos troupes à Pontisse.

Le 90^{me} avait subi de lourdes pertes. Le colonel, plusieurs officiers et le porte-drapeau avaient été faits prisonniers. A Hermée on enterra 42 cadavres. A Sabaré-Cheratte, 102 Belges et 458 Allemands mordirent la poussière et furent enterrés dans les prés de Wandre. Les Allemands avaient d'autre part emporté de nombreux cadavres sur des charrettes.

La fabrique nationale de Herstal, transformée en ambulance, regorgeait de blessés.

Les Allemands avaient subi une telle défaite à Hermée, que le lendemain on vit patrouiller un sous-officier belge du 14^e de ligne avec quatre soldats.

Le médecin allemand prit la fuite et le curé du village soigna lui-même les blessés. Les paysans fournissaient les véhicules pour transporter les blessés à Maestricht, car à Hermée les secours médicaux faisaient totalement défaut.

Mais les Allemands revenant à la charge, forcèrent Pontisse à capituler — le 13 août — et le lendemain, le village d'Hermée brûlait comme une torche.

Le dernier jour, à Vivegnis, un soldat de Pontisse abattait encore un officier allemand d'un coup de fusil. L'ennemi s'empressa d'en accuser la population et fusilla sur le champ : Michel Cappe, 70 ans ; Gertrude Cappe, 68 ans ; Pascal Bodens, 42 ans ; Catherine Bodens ; Jacques Marchal et Darcis. Après la reddition du fort, les Allemands chassèrent les habitants de Vivegnis dans les champs, pillèrent les maisons et en incendièrent 62.

A Oupeye, un village contigu, beaucoup d'habitants furent maltraités, mais personne ne fut tué. La soldatesque se contenta de piller et de voler.



Général von Emmich

A Haccourt, par contre, il y eut 18 victimes. Madame Dessart-Charlier, âgée de 23 ans, fut tuée en pleins champs. Les soudards contraignirent son mari à transporter sur une brouette son cadavre au cimetière. M. l'abbé Hauf, prêtre pensionné, se trouvait au lit, malade, lorsqu'une bande d'énergumènes pénétra chez lui. Ils le roulèrent dans ses couvertures et le lancèrent à la rue, par la fenêtre. Le malheureux vécut encore quelques jours.

Emile Dessart fut pendu trois fois. On le ramena chaque fois à la vie et on l'acheva d'un coup de feu. Le curé Thielens reçut une balle dans la nuque et un coup de baïonnette dans la poitrine.

Entre Herstal et le fort de Pontisse, les Allemands subirent également de lourdes pertes, ainsi qu'à Rhees. Comme partout ailleurs, ils se vengèrent sur les civils, 23 hommes y furent assassinés.

AUTOUR DU FORT DE BARCHON

Nous avons signalé la réception que nos troupes réservèrent aux Allemands à Wandre et à Barchon. Les jours suivants la bataille faisait toujours rage. Barchon et Pontisse faisaient pleuvoir une grêle d'obus sur les troupes allemandes et lorsqu'elles se rapprochèrent en dépit des pertes énormes, on se battit à l'arme blanche à Rabosée. Le 6 août, au matin, la route de Dalhem à Jupille et les prés avoisinants étaient jonchés de cadavres.

403 Allemands et 135 Belges y furent enterrés, mais l'ennemi avait emporté de nombreux cadavres. Le château d'Argenteau regorgeait de blessés. Lorsque la victoire resta aux Allemands, la soldatesque instaura également la terreur en cet endroit et les habitants furent cruellement torturés. C'était la vengeance ignoble, la kultur allemande qui s'avérait. Sans aucun motif, les Allemands tuèrent, le 15 août, le fermier Eloy Groute, de Rabosée. A Quatre-Bras, les soudards ivres expulsèrent les habitants de leurs maisons. A l'aube ils lièrent cinq hommes aux fils de fer de la prairie Pré Clusin et les fusillèrent. C'étaient les nommés J. Charlier, père de 7 enfants, Eugène Thonan, Hubert Vieillevege, Stiennon. 18 autres innocents furent ensuite groupés. Les femmes et les mères accoururent, implorèrent leur grâce, se jetèrent à genoux, pleurèrent et se lamentèrent, mais les brutes

les chassèrent à coups de crosse. Le curé plaïda pour ses paroissiens. Deux infortunés furent enfin libérés.

— Man hat geschossen! (On a tiré!) criaient les soldats. Ils doivent mourir.

Et ils firent feu dans le tas. Les victimes tombèrent les unes sur les autres.

Plusieurs d'entre elles vivaient encore. Elles s'efforçaient de s'arracher à cette hécatombe sanglante, mais les misérables assassins n'eurent aucune pitié et achevèrent les survivants à coups de revolver et de baïonnette.

Les femmes, la plupart accompagnées de leurs enfants, se trouvaient à peu de distance. Leurs clameurs dominaient le hurlement et les sarcasmes des Allemands.

La plupart des victimes étaient des mineurs.

On incendia également la métairie de M. Hennevaux. Un des fils fut fusillé, l'autre mourut dans les flammes.

Un troisième fils de cette famille fut tué ainsi que deux autres villageois, après avoir dû montrer le chemin aux Allemands. La série des victimes s'accrut encore du nommé Lemmens, qui travaillait paisiblement dans son champ; de Pierre Servais, d'Eugène Warsage, âgé de 71 ans, tué sur le seuil de sa maison et d'Hidon, de Souverain-Wandre.

C'est ainsi que se distinguèrent les 53e, 24e et 35e régiments, à Wandre, pendant que les incendies éclairaient leurs cruels et ignobles forfaits.

A Julemont 12 civils furent tués. Il nous est impossible de décrire toutes les atrocités qui eurent lieu aux environs de Barchon.

Tout un volume n'y suffirait pas. Jetons pourtant encore un coup d'œil sur ce qui se passa dans quelques autres villages des environs.

Au cours des batailles qui eurent lieu autour de Barchon, nos troupes se retirèrent par Queue-du-Bois, qui était déjà violemment bombardé. On se battit dans le village, mais les Belges durent céder devant le nombre. Pour sceller leur victoire, les Allemands y fusillèrent sept civils, chassèrent la population des maisons et les mirent à sac.

Barchon capitula le dimanche, 9 août.

Les Allemands occupèrent le village. Des troupes y passèrent sans interruption et bientôt des tueries y furent également organisées. Il y eut une trentaine de victimes. Nous notons: Daniel Bourdousche, 76 ans, sa femme, 75 ans, sa fille Lieutenant-Bourdousche et ses deux enfants de 5 et de 2 ans; Léonard Bony, 34 ans, sa femme et son enfant de 2 ans; Joseph Labeye et ses deux fils; Mathieu Renier, sa fille et son fils; les trois frères Gérard, François et Louis Lehane, âgés respectivement de 19, 17 et 12 ans. Ces quelques noms démontrent comment on extermina des familles entières. Plusieurs périrent dans les flammes des maisons incendiées. Citons encore Jacques Flamand, sa femme et son vieux père de 94 ans, qui furent eux aussi assassinés.

C'est à Blegny-lez-Barchon, que, le 5 août, le premier meurtre fut commis. Des soldats des 16e, 19e et 23e régiments s'y trouvaient à ce moment et manifestaient une nervosité extraordinaire, depuis qu'on leur avait dit que les Français avaient pénétré en Belgique.

La première victime fut M. Joseph Smets, professeur à l'école d'escrime. Il fut assassiné sous les yeux de sa femme qui venait de mettre un bébé au monde. Les soudards expulsèrent brutalement du logis la mère et son bébé.

Ce fut comme un signal, car au même moment, les expulsions eurent lieu en grand nombre dans le village.

On enferma 250 villageois dans l'église. Le curé Labeye, de Blegny, monta en chaire et encouragea les prisonniers par la prière.

Plusieurs désiraient se confesser. Les Allemands s'y opposèrent après quelques instants! A travers les vitraux les malheureux voyaient les flammes qui dévorait leurs maisons.

La nuit venue, la leur des incendies se réverbéra lugubrement dans les vitraux de l'église. A l'aube, les femmes et les enfants purent quitter l'église mais les hommes durent rester.

Les Allemands ne les gardèrent pourtant pas longtemps. Ils les emmenèrent peu après, affirmant qu'ils

LES ATROCITES AUX ENVIRONS DE VERVIERS

Les Allemands entrèrent également en Belgique par Baelen, en venant d'Eupen.

Ils étaient déjà le 4 août à Overath, un hameau de Baelen, où leurs troupes défilèrent pendant toute une semaine, sans qu'on enregistrât pourtant un incident particulier.

Mais le samedi, 8 août, la soldatesque manifesta aussi ses appétits sanguinaires dans ce village. Des coups de feu éclatèrent. C'étaient évidemment des civils qui s'en étaient rendus coupables! Les Allemands firent irruption dans la ferme Pauquet, saisirent la veuve Pauquet, âgée de 62 ans, son fils Pierre, 33 ans, sa fille Barbe, âgée de 20 ans et le pâtre Lambert Klingels de 14 ans, qu'ils fusillèrent sur le seuil de la porte. Un peu plus loin ils tuèrent le laboureur Jean Claes, et firent feu sur ses trois filles qui trouvèrent leur salut dans la fuite. Le fermier P. J. Meessen qui habitait à quelque distance subit le même sort. Sa femme, sa fille et sa belle-sœur furent blessées.

Jean Dadt, un menuisier allemand, écopa également. Les fermes furent incendiées. Ce sont les soldats du 158^e régiment d'infanterie qui se rendirent coupables de ces méfaits à Overath.

Et le 13^e d'infanterie se distingua par le meurtre de 13 civils, à Baelen.

Les Allemands agirent avec la même cruauté dans le village de Dolhain-Limbourg, où ils assassinèrent cinq civils dans le courant de la même journée et où ils incendièrent 29 maisons.

La commune de Battice fut également très éprouvée.

Nous faisons suivre un résumé succinct du rapport que le curé de Battice, Voisin, docteur en théologie, adressa au ministre :

«Le mardi, 4 août, alors que les troupes allemandes arrivèrent à Battice, des lanciers belges firent une reconnaissance dans la direction d'Aubel. Une vive fusillade les fit brousser chemin mais quatre d'entre eux furent blessés. Trois moururent ; le quatrième guérit grâce aux soins dévoués d'un médecin allemand.

Le défilé des troupes à travers le village ayant lieu sans incident, je me rendis au hameau de Bouschmont où de nombreux habitants de Battice s'étaient réfugiés et je les engageai à rentrer sans crainte au village.

Quand j'y rentrai moi-même, une heure plus tard, un bataillon y avait fait halte. Ils payaient toutes leurs emplettes en or monnayé, mais pillaient et saccaquaient les maisons abandonnées. Quatre civils, les nommés : Charles Goorissen, Gilles Kohl, le fermier Kehren et Lallemand, qui n'avaient eu le tort que de paraître suspects aux Allemands, sont arrêtés et fusillés sans autre forme de procès. A mon tour, on m'arrête, on me maltraite, on me conduit chez le major et je m'entends dire que si on tire un seul coup de feu, je serai tué. Les mains liées et gardé par deux soldats, je passe la nuit adossé au mur de l'hôtel de Quatre-Bras. Peu après, on amène l'échevin Iserentant et le conseiller Brouwers, qu'on fusilla le lendemain. Ma soutane excite surtout la colère de mes bourreaux qui ne cessent de m'injurier et de m'administrer force horions. Vers deux heures du matin on nous poussa dans la direction de Liège, mais arrivés à Herve, nos gardiens nous mirent vivement en liberté sur l'ordre d'un officier supérieur, pour répondre à la fusillade des troupes belges, qui venaient d'ouvrir le feu.

Le lendemain, mercredi, le calme règne. Mais jeudi je remarque une foule de soldats allemands, hâves, les vêtements déchirés et couverts de poussière, se sauvant en une fuite désordonnée sur la route de Maestricht. Je fus assez naïf de croire qu'une bataille décisive avait lieu et que les hordes barbares allaient quitter le territoire.

Soudain des coups de feu éclatent, suivis d'une pétarade extraordinaire. Les soldats prétendent que des civils ont tiré et ils font feu maintenant sur toutes les fenêtres. Jacques Halleux reçoit une balle en plein cœur ; Ferdinand DENOËL est blessé ; Félix Servais meurt d'un coup de feu dans la cuisse ; MM. Kevers,



Les pillards de la culture

les déportaient en Allemagne. Mais dans une prairie du village de Battice, ils fusillèrent 7 de ces infortunés. Ce furent les nommés Joseph Casters, Jean Dortu, Pierre Godart, Joseph Flamand, Gérard Renard, Noël Nibant et François Dumonceau.

Après cette infamie on renvoya les autres à Blegny où on les reçut avec joie. Il y eut alors une légère accalmie. Mais dans la nuit du 15 au 16 août, les Allemands se signalèrent par de nouvelles horreurs.

Le curé fut fait prisonnier pendant qu'il disait la messe. On lui permit pourtant de continuer l'office. Quoique conscient du sort qui lui était réservé il fut très calme, demanda l'absolution au vicaire, rentra au presbytère, y but une tasse de café et pleura. Des soldats vinrent l'y cueillir ; ils emmenaient également le bourgmestre.

— Vous allez à Liège, de ce pas, dirent les Allemands.

Les frères Hackin furent également arrêtés.

Ce petit groupe resta près de l'église.

— La voiture pour Liège va passer, reprirent les soldats, mais vous n'avez pas besoin de voir par où vous allez.

On leur banda alors les yeux et on les plaça contre le mur...

Soudain des coups de feu éclatèrent.

Les frères Hackin tombèrent d'abord, puis le bourgmestre et le curé s'affaissèrent, et au même moment l'église flamba.

Le cadavre du prêtre fut transporté dans un couvent. Il avait plusieurs balles dans la poitrine et les jambes portaient des traces de coups... Quant aux frères Hackin, ils étaient totalement mutilés.

Le curé fut enterré le lundi... Les villageois qui portaient son cercueil sur les épaules passèrent par les ruines encore fumantes de l'église.

Tous ces meurtres, toutes ces infamies eurent lieu parce que des soldats allemands avaient tiré des coups de feu...

Lambert Delnooz, de Blegny, fut tué au moment où il ouvrait la porte de sa maison.

Jules Herman qui s'était réfugié dans la cave fut expulsé de chez lui. Il s'enfuit, mais les balles allemandes qu'on lui envoya, le tuèrent. Il laissait quatre enfants en bas âge.

Ce sont-là des faits ignorés pour la plupart. On est fasciné par la vaillante, l'héroïque défense de Liège et on ne connaît pas la phalange de martyrs qui furent la proie sanguinaire de la kultur allemande...



La Reine et les enfants royaux.

Emile Xhaufaire, sa femme en son enfant, Midrolet, Ruivet, Malvaux, Ridelle et Habay sont fusillés, ainsi qu'une dizaine de personnes capturées en cours de route. Les Allemands ne s'en tiennent pas là et mettent le feu aux quatre coins du village ; le samedi, 8 août, constatant que plusieurs maisons ont échappé à l'incendie, ils reprennent leur œuvre dévastatrice et les font flamber à leur tour, n'épargnant que quelques habitations, sises autour de la gare et nécessaires au casernement des troupes. De nombreux habitants périssent dans les flammes, d'autres sont tués à coups de feu. »

Le prêtre démontre ensuite que les habitants de Battice étaient absolument innocents. Pour excuser leurs méfaits, les Allemands prétendirent, et ils le firent même insérer dans le « Volksfreund » d'Aix-la-Chapelle, qu'ils avaient été trahis à Battice, que le bourgmestre local avait tué le commandant allemand d'un coup de revolver et que c'est pour cette raison que le village avait été incendié.

Ainsi que Battice, la ville de Herve, 4.682 habitants, fut également dévastée.

Le 4 août 1914, à 4 heures de l'après-midi, un auto transportant des officiers allemands, entra dans la ville. A ce moment les nommés : Dieudonné Dechêne et Gustave Styne rentraient chez eux en passant par le pont Malakoff. Les officiers les accostèrent. Et avant qu'ils eussent le temps de répondre, ils roulaient sur le sol, frappés de balles de revolver. Dechêne était mort, Styne dangereusement blessé.

Quelques instants plus tard les troupes ennemies entraient à Herve.

Le lendemain on saisit des otages et de multiples et graves incidents se produisirent les jours suivants. Le samedi, 8 août, la destruction de la ville commença.

Vers 10 heures du matin, de nouvelles hordes allemandes s'amènèrent faisant feu dans toutes les directions ; elles incendièrent d'abord la gare et la maison de Mme Christophe, qui fut asphyxiée dans la cave

avec sa fille. Mme Hendrickx, voyant que sa maison prenait également feu, courut à la rue, un crucifix à la main : des coups de feu l'abattirent.

Le massacre, l'incendie et le pillage continuèrent pendant plusieurs jours. On compta une quarantaine de victimes, parmi lesquelles plusieurs femmes, notamment : Mme Christophe-Diet, âgée de 47 ans ; Mlle Christophe, 20 ans ; Mme Hendrickx, 40 ans ; Mme Grailet, 50 ans ; Melle Lecloux, 51 ans.

Toute la ville fut saccagée. Trois cents maisons devinrent la proie des flammes.

Les pillages et les orgies continuèrent jusqu'au 21 août. Des soldats se firent photographier parmi les ruines.

Au village voisin de La Bouxhe, tous les hommes furent tués.

Dans la soirée du 4 août arrivèrent des soldats du 165^e régiment. Ils parurent être très aimables car ils invitèrent les hommes du village à faire des parties de cartes avec eux. Mais le lendemain, nos troupes refoulant l'ennemi devant Fléron, leur bonne humeur changea. Ils devinrent méchants et haineux, et pendant la nuit, les habitants durent se réfugier dans les caves pour échapper au danger.

Le jour ne s'était pas encore levé qu'une fusillade éclata dans la rue.

Les Allemands parcoururent les maisons, ordonnant aux hommes de sortir, et à mesure qu'ils franchissaient le seuil de leurs habitations, des coups de feu les abattaient. D'aucuns s'agenouillèrent, implorèrent la pitié, mais ce fut en vain. Les brutes continuaient leur massacre, chassaient les femmes et les enfants à coup de crosse à l'étage et mirent alors le feu aux maisons.

Une accalmie suivit mais la fusillade recommença le samedi 9 août, à 5 heures. Les soudards saisirent les civils, les frappèrent de la crosse de leurs fusils, les rassemblèrent dans une prairie et tirèrent alors dans le tas jusqu'à ce qu'ils en eurent fait une hécatombe sanglante.

La jeune fille, M. W., fut victime de nombreuses brutes allemandes, après quoi on la tua et on lui brisa la tête. Gustave Somville, qui a fait une enquête précise au sujet de tous ces forfaits, dit dans son œuvre pénible, mais sobrement rédigée « Vers Liège » à propos de La Bouxhe :

« On n'y voit plus que des ruines. La torche est même allée chercher à l'écart d'humbles maisonnettes, blotties dans les vergers. Errant, l'âme désolée, dans cette solitude, je trouvai enfin, dans la campagne, quelques femmes vêtues de noir, silencieusement occupées à des travaux d'hommes : conduire et épandre du fumier. La tête penchée, les yeux perdus dans une vision de désespérance, elles répondent à peine, avec des gestes las.

C'est qu'ici s'est accompli l'épisode le plus tragique de l'entrée en scène de la Kultur tudesque. Ici, dans les conditions les plus injustes, furent assommés, égorgés ou fusillés tous les hommes ; ici furent massacrées des familles entières : la famille Benoit, par exemple : le père, trois garçons de 19, 18 et 16 ans, une fille de 12 ans ; la famille Cresson : le père, la mère, un fils de 16 ans, un de 13, une fille de 11 et une de 7 ; la famille Lorquet : le père et quatre fils. Et les Brayer, et les Weerts, et les Wislet, et les Weyenberg et d'autres... »

Signalons également la commune de Soumagne qui perdit plus de 200 habitants pendant les journées des 5 et 6 août !

Nos soldats y avaient dressé des barricades à l'aide de véhicules de toutes sortes. Les Allemands entrèrent au village dans l'après-midi du 4 août et dans la soirée les maisons tremblaient sous l'action de la canonnade du fort de Fléron.

Les soldats rentrèrent au matin en désordre après avoir essayé une défaite. Ils frémissaient en présence de la résistance de nos troupes et allaient s'en venger sur les civils. Guillaume Levée fut tué et quelques maisons furent pillées. Mais leur haine accrût après qu'ils eurent été à nouveau refoelés à plusieurs reprises et qu'ils eurent éprouvé de fortes pertes.